Impressions d'un bourgeois de Paris pendant le siège et la commune, Charles Aubert-Hix

Henry Cochin

1916

529

Lorsque mon vieux camarade Paul Bourget me mit en mains un petit portefeuille de figure surannée, qui contenait cinquante lettres de notre ancien maître, M. Charles Aubert, datant du Siège de Paris et de la Commune, et lorsque je les eus lues, il me sembla que ce vivant et sincère témoignage ne devait pas rester inconnu. Ce sont les impressions directes d'un bon Français, plein de bravoure et de simplicité, avec un esprit vif et délié, et un cœur sensible. Elles sont notées au jour le jour, sans façon, sans autre souci que d'informer, au loin, des êtres chers, mais notées par une plume de bon écrivain.

Elles m'ont ému comme elles avaient ému mon ami. Je ne pense pas que personne les lise sans émotion, tant est communicative la chaleur toujours montante de leur vaillante action, la tristesse finale de leur chute, devant les plus horribles désastres. Mais, avec cette émotion, elles apportent un singulier réconfort à ceux qui vivent les longues et lentes heures de la guerre d'aujourd'hui. Nos pères ont su garder leur fermeté d'âme malgré tout, alors qu'après deux mois les forces du f)ays étaient brisées, ses armées captives, ses moyens de défense improvisés ; ils ne la perdirent que dans les convulsions sans cesse renouvelées de la guerre civile.

Nous les admirerons. Nous les plaindrons ; et, dès lors, nous n'aurons 530
plus le courage de nous plaindre. Nous nous comparerons à eux, sûrs de trouver dans cette comparaison de robustes raisons de confiance. Il me

semble que nous avons ici, outre des récits palpitans, de belles leçons d'histoire nationale.

I

C'est à Paris en juillet 1870. M. Charles Aubert, ou, comme on dit habituellement, M. Aubert-Hix[1], attend les vacances avec quelque impatience. La fin de l'année scolaire est laborieuse, comme toujours, dans cette rhétorique du lycée Louis-le-Grand où il tient sous son impérieuse, et quelque peu capricieuse autorité, une de ces énormes classes de quatre-vingts élèves, comme on en voyait alors, — la fleur de la jeunesse scolaire de Paris, la pépinière de l'Ecole normale et du Concours général[2]. Professeurs et élèves se préparent au repos bien gagné. Il ne reste plus à passer que quelques classes, quelques journées de concours, puis la corvée des distributions de prix. L'été est chaud, sec, fatigant, avec vent, poussière, une sorte de sirocco.

Aubert est seul à Paris. Sa famille, fille, gendre, petits-enfans, l'a devancé aux Sables-d'Olonne. Il s'inquiète de savoir s'ils n'ont pas eu trop chaud en route ; il ne pense qu'à les rejoindre : quel plaisir il se promet « de ce coin pacifique, où on vit à son aise, entre soi, et tranquillement ! » — En attendant, il finit sa besogne. Ces derniers jours ne sont pas sans importance : les succès de l'année vont se décider. On a déjà composé en version grecque, et puis en discours latin (le jeudi 14). « Le sujet était banal : Metellus demandant au Sénat romain de respecter la vie de Jugurtha vaincu. Un pareil discours n'aurait jamais été prononcé, ni au Sénat, ni par Metellus, ni à propos de Jugurtha. Enfin !… on ne s'avise pas de tout. » — Ainsi sourit M. Aubert. Le concours du 19 juillet excite fort son attente. C'est le discours français ! « J'ai de bons élèves, capables de réussir, » dit le maître ; — et il désire le succès[3]. 531

1. Il était veuf de Mlle Hix, dont le père fut directeur d'une grande institution d'enseignement secondaire, fameuse au début du xix6 siècle, et où Villemain avait fait ses débuts de professeur.

2. Tous les succès de concours et d'examens se disputaient alors entre Louis-le-Grand et Bonaparte.

3. Il l'obtint. Le prix d'honneur revint à Raphaël-Georges Lévy, aujourd'hui membre de l'Institut, le second prix de Paul Bourget, aujourd'hui membre de l'Académie française.

Mais il y a bien autre chose en l'air : u Nos élèves sont un peu animés. Ces bruits de guerre les émoustillent. Il faudra, non pas les laisser faire, mais leur rendre un peu la main, et tenir compte des circonstances. » Cependant, « hier au Concours général, tout s'est bien passé pour le Prix d'honneur. On a, par tradition, sonné les heures, c'est-à-dire poussé autant de hon ! hon ! qu'il y a de coups de timbre. A cela près, bonne journée. »

C'est encore la vie paisible. Quant à Aubert, je le vois d'ici, arpentant les vieilles cours aux murs noirs du vieux lycée, qu'égaie la verdure assez sincère de quelques platanes. Il va d'un pas rapide et nerveux ; il laisse flotter au vent les plis de sa toge, que bombe par devant un agréable embonpoint, et dont il rejette les largos manches d'un geste noble ; la toque sur la tête est plantée crânement, et un peu de travers. Ainsi pénètre dans sa classe, au fond de la première cour à gauche, notre maître.

C'était, je le déclare, un maître extraordinaire et comme on en a peu vu. Je connais plusieurs de ses anciens élèves : après un demi-siècle, ou peu s'en faut, aucun ne l'a oublié [4].

Dans son enseignement, c'était un classique résolu et pur ; il ne tolérait à ses élèves que bien peu de fantaisies en dehors des siècles sacrés, Périclès, Auguste et Louis XIV. Lui-même, peut-être, se donnait personnellement un peu plus de liberté. Nous savions bien au collège son antipathie pour les romantiques, pour Hugo par exemple, et bien plus encore pour Baudelaire, qu'il avait eu pour camarade de collège (en même temps qu'Octave Feuillet).

« Je l'ai bien connu, votre Baudelaire ! — dit-il, certain jour où il venait de confisquer en classe un exemplaire des Fleurs du mal. — Je l'ai eu pour camarade. Voulez-vous savoir quel cas faisait de lui Rinn, notre maître ? Or donc, la version du jour était ce texte fameux de Pline le jeune : Magnum proventum poetarum hic annus attulit.

— Lisez votre devoir, Baudelaire, dit M. Rinn. 532

4. Je nomme, parmi ses anciens élèves, Paul Bourget et Denys Cochin, de l'Académie française, Noël Valois et Paul Girard, de l'Académie des Inscriptions, Gérard, ambassadeur de France, l'excellent historien Paul Lehugeur. — J'exprime ma reconnaissance à Paul Girard, qui m'a donné, pour cette étude, une aide si efficace.

— « L'année a donné une grande provende de poètes… »

— Vous dites ?

— « Une grande provende… » répéta Baudelaire.

— Assez ! clama M. Rinn. A vous, Feuillet !

Et M. Aubert triomphait. Mais en sachant ses aversions, nous ne savions pas tout. Plus tard, quand je n'étais plus son élève, et que j'allais le voir, fumant sa pipe, sur son balcon de la rue Thénard, en vue des arbres du square Cluny, je découvrais, en l'écoutant, bien des choses. Dans sa jeunesse, il avait côtoyé des cénacles de lettres, connu Balzac quelque peu, et beaucoup Musset, qu'il aimait fort. Mais il aimait fort peu George Sand, qu'il se rappelait dans son logis de garçon, rue Racine. Il racontait sur tout ce monde des histoires un peu vives. Il racontait à merveille. Je me disais qu'il aurait dû écrire ses souvenirs. Il n'écrivit ni cela, ni autre chose, malgré maints projets ébauchés. Ses amis le déploraient, et entre autres Saint-Marc Girardin, avec lequel, sauf sur ce point, il s'entendait à merveille. Etait-ce paresse et flânerie ? Je ne sais. Mais plutôt, je pense que son tempérament faisait de lui surtout un orateur. Sa parole a régné sur des générations de jeunes gens. Il faisait une classe oratoire, et il était sans doute de cette race des meilleurs rhéteurs de Rome, dont rien ne nous reste, mais que leurs disciples portaient aux nues. « J'ai le sentiment, me dit un vieux camarade, qu'il travaillait peu pour sa classe, et ne nous apprenait pas grand'chose ; mais il avait une manière à lui, qui nous prenait. » Il était ardent, tumultueux, enthousiaste, ironique. Il avait un beau regard bleu, humide, au milieu d'un visage rose et frais, encadré de cheveux blancs courts, rudes et frisés. La voix était belle, nuancée, d'un timbre chaud ; il la dirigeait avec art.

C'était un lecteur sans pareil ; quand il nous déclamait, passionné, persuasif, tels vers d'Horace ou de Virgile, telle page de Bossuet, « l'inflexion seule de la voix valait un commentaire. » Nos jeunes cerveaux en recevaient une incroyable impression. Nous nous rappelons, chacun, telle pensée, tel mot, avec l'accent qu'il y a donné, et non pas autrement. Il éveillait notre réflexion : « Quand je ne devrais à Aubert que certains momens de joie, je serais un ingrat si je l'oubliais. » Ainsi parle le même camarade.

En revanche, malheur à ceux qui ne le suivaient pas où il voulait les 533
conduire ! Il était terrible. Comme il massacrait nos pauvres devoirs, feignant de ne pas comprendre, discutant, clamant : « Mettez une note ! » Il nous trouvait bien en arrière sur la génération de sa jeunesse, murmurait contre la décadence des études classiques, et l'invasion, déjà, des sports, des langues vivantes et des-arts d'agrément. Nous ne travaillions plus assez dur, et puis nous manquions d' « idées générales. » Ce mot-là, c'était son tout ; il nous en foudroyait. Quelles formes il prenait d'amusant paradoxe, pour nous inculquer ses principes ! Il faut l'avoir vu foncer, les bras croisés, la lèvre sardonique, l'œil étincelant, sur ses élèves surpris, et, à demi-voix, articuler ces mots : « Mes petits amis, vous n'existez pas ! » Cela voulait dire : « Vous n'avez pas d'idées générales. »

Il les voulait générales, mais il les voulait personnelles. Il n'aimait pas l'honnête « fort en thème, » et lui préférait un élève même un peu insoumis, mais révélant un caractère. Il ne voulait pas que les prix de l'enseignement fussent « des prix de vertu, comme à Nanterre. »

Quelles étaient ses doctrines personnelles, morale haute, civisme antique, amour de l'ordre et de la liberté, foi en Dieu, christianisme solide et large, à la manière de l'ancienne France, on le découvrira en lisant ses lettres[5].

II

Il écrit la première, en classe, pendant que ses élèves composent ; c'est en classe que j'ai voulu, autant qu'il est en moi, le faire apercevoir, avec sa figure, son attitude, son geste, son action, avant de lui donner la parole.

C'est le 15 juillet, alors qu'il ignore encore les événemens qui se sont passés à la Chambre pendant la séance de nuit : « Je comptais vous écrire hier ; mais j'ai fait comme la Chambre ; mon attente a été vaine. A six heures, comme les journaux vous l'auront appris, tout a été remis en question, et c'est aujourd'hui seulement qu'on saura ce qui a été décidé. Vous comprenez l'angoisse générale ! Les déconfitures de Bourse

5. M. Aubert (Jacques-Charles), né à Paris le 29 décembre 1820, entra à l'École normale en 1840, professa à Angoulême, à Angers, puis à Paris, où il occupait la chaire de rhétorique à Louis-le-Grand depuis 1859.

me touchent peu. Ma compassion pour les haussiers et les baissiers va de pair avec celle que m'inspirent les spéculateurs de farine. Mais que de familles inquiètes ! Cette garde mobile, qui semblait n'être qu'un mythe, devient une réalité douloureuse. J'ai des élèves qui partent, d'autres qui sont sur le point de partir. » Le tumulte des rues devient grave ; « hier une bande de vauriens a passé près de chez moi en poussant des hurlemens… J'aime à penser que tout cela finira bien ; mais les Prussiens ne sont pas des ennemis à dédaigner. C'est une armée de citoyens. On les exerce depuis longtemps à ce métier. » Il pense avec horreur à tant de sang « qui va couler peut-être. »

À la fin de la lettre, plus tard, il a ajouté une ligne : « J'apprends à l'instant que la guerre est déclarée. Vous le saurez avant de recevoir ma lettre. »

Trois jours après : « Paris est d'une inquiétude fiévreuse, et ces départs de troupes répandent dans la population une émotion indicible, que vous partagez de loin. J'ai assisté samedi au départ du 62e. Vous ne pouvez imaginer l'enthousiasme public. De la place du Châtelet au chemin de fer, le boulevard était couvert de monde ; des cris, des chants belliqueux, toutes les scènes qu'on ne peut représenter tant elles sont saisissantes. » Parmi ces clameurs, il a le cœur serré. Dans les premiers jours, les bruits qui courent sont plutôt heureux : « On parle, ce matin (18 juillet), du Rhin et de la Moselle franchis. » Mais la lutte sera terrible. On l'espère courte : « Espérons qu'une lutte de quelques semaines suffira à réduire les Prussiens. » Le bon patriote, malgré qu'il en ait, laisse transpirer ses doutes. Mais il y coupe court : « Enfin, enfin ! espérons la victoire. » En finissant sa lettre, pour effacer toute fâcheuse impression, il ramasse les bons symptômes et les nouvelles favorables : « Vous ne pouvez vous imaginer l'entrain des troupes. » L'entrain est égal dans le civil : « Cette fièvre gagne tout le monde. Il y aura aujourd'hui une masse d'enrôlemens. » — « J'arrive de l'Ecole de Droit. Là encore, les mêmes agitations. Le doyen que j'ai rencontré m'a dit qu'on examinait d'office les candidats que la mobile réclame, et ceux qui veulent s'engager. »

Dans sa classe, Aubert a un élève dont le père occupe auprès de Napoléon III une place importante ; il en profite pour se. renseigner : « Ceci en confidence. Mon petit X… dînait hier à Saint-Cloud. Le Prince impérial part ; l'Impératrice paraissait fort triste du départ prochain de son mari et

de son fils. L'Empereur était rayonnant. On a reçu à table un télégramme qui annonçait la marche en avant des troupes. Le camp de Châlons a pris le chemin de Strasbourg. »

Le 19 juillet, Aubert surveille le Discours français au Concours général ; les jours suivans, il continue ses fonctions de professeur de lycée. Les graves événemens de la guerre ne le détournent pas de certains soucis de carrière : à son âge, avec sa haute valeur, il aurait pu prévoir quelque avancement ; sa famille l'espérait. Mais il savait, quant à lui, à quoi s'en tenir : « Je ne peux espérer, dit-il, quoi que ce soit de l'administration actuelle. » Il n'était pas impérialiste, tant s'en faut. Je me demande qui l'était au lycée. Point les élèves, en tout cas. Les maîtres pas davantage, ou du moins ils ne le faisaient pas paraître. Aubert ne s'occupait guère alors de politique. Mais il ne cachait pas ses sentimens, ni ses relations sympathiques avec le cercle du Journal des Débats.

Il finit donc son année sans penser à plus, et il s'annonce aux Sables-d'Olonne pour le 9 août. Mais les derniers jours qu'il passe à Paris voient peu à peu le ciel s'assombrir. On se tourmente on ne sait de quoi. Après l'enthousiasme de la première heure, l'esprit public commence à marquer quelque nervosité. De petits faits fâcheux s'accumulent ; la santé est médiocre ; il y a « une petite épidémie de choléra. » La formation des gardes mobiles de la Seine donne lieu à quelques désordres dont on s'efforce d'étouffer le bruit dans les journaux. On se plaint des lenteurs des transports, de la médiocrité des services d'intendance. On gémit de l'imprévoyance des pouvoirs publics. « Ce sont petites misères, impossibles à éviter, et qu'il ne faut pas exagérer. Une bonne nouvelle les balaiera d'un souffle. »

Il arrive des nouvelles plutôt heureuses, mais de peu d'importance, ou, ce qui est pire, trompeuses et venues on ne sait d'où. Et bientôt ce sont les défaites. La Chambre, qui avait clos sa session le 21 juillet, est convoquée d'urgence. À ce seul bruit, on sent vaciller le fragile édifice du pouvoir impérial. Dès ce jour-là, Aubert le voit à terre. Il écrit, le 8 août : « Les esprits sont montés à un point que vous ne pouvez concevoir. Qu'arrivera-t-il de la discussion de demain ? Tout est possible, même la déchéance de l'Empereur, dont on parle ici tout haut, même la République ! Ce se- 536
rait une lâcheté, en face de l'ennemi, au lendemain d'une défaite ; je ne

comprendrais rien de plus honteux. Mais l'illusion du gouvernement a été complète ; l'incapacité semble si évidente, les revers sont si poignans, le ministère a été si maladroit et si faible, que tout est possible. Il faudrait une victoire ; mais quel régime que celui où une victoire est nécessaire !… » Il redoutait la révolution très violente, avec une « poussée de l'Internationale. » Elle fut remise à trois semaines, et la « poussée » à quelques mois. Il pensa donc avoir quelque temps devant lui, et partit pour la mer.

III

Malgré tout, il a quelques bons jours sur la jolie plage en croissant de la gracieuse côte vendéenne. C'était un cœur sensible que cet homme vif, ardent, un peu colérique. Il n'aimait rien tant au monde que sa vie de famille, et surtout il adorait les enfans. En quittant ses élèves à la fin de la dernière classe, il disait : « Et maintenant je vais voir mes petits-enfans ! » Et bonsoir Cicéron, le lycée et les « idées générales. » En ce tragique mois d'août 1870, il débarque de Paris avec tout un assortiment de vêtemens d'enfant, chapeaux, pèlerines, et de petits outils pour jouer au sable.

Là-bas aussi, avec sa jeune famille, il retrouvait des amis d'Angers, et tous ses souvenirs, et toute sa jeunesse. Le caractère angevin est une marque qu'on n'efface pas. Trente ans de Paris ne l'avaient pas fait perdre à Aubert. Une bonhomie toute ronde se faisait jour de temps en temps, avec la gaieté et la plaisanterie assez vive, mais sans méchanceté. Ajoutez une convivialité chaleureuse, à laquelle il s'amusait à donner une allure un peu rabelaisienne. Il vantait la bonne chère d'un ton lyrique, et non parfois sans surprendre les gens. Il ne craignait pas d'ailleurs de les mystifier quelque peu. Un soir, à dîner, au Ministère de l'Instruction publique, où la cuisine alors était renommée, il a pour voisin un jeune homme lettré, qui attendait de lui quelque propos grave ou délicat ; il lui commente le menu, et s'étonne de le trouver si froid sur la matière : « Mais le diner ! dit-il ; mon jeune ami, Balzac me disait : « Le dîner, c'est l'avenir de la journée ! »

C'est dans cette joviale humeur qu'il eût voulu se retrouver aux Sables, 537

et il espérait au moins en ramasser quelque reste en courant sur la plage avec les enfans. Mais le tourment le mord au cœur : « C'est à peine, dit-il, si on s'aperçoit des agaceries de la mer. » Il ne peut plus se supporter loin de Paris : « Il m'est absolument impossible de ne pas rentrer. Les nouvelles sont nulles ou contradictoires… Je ne veux pas être absent s'il y a un devoir à remplir. J'aurais honte de ne pas m'inscrire, comme tous mes amis, sur les contrôles de ceux qui peuvent concourir à la défense de Paris. »

Après une quinzaine à peine, le voilà de retour. Il y est seul, et souffrant cruellement d'une crise de furoncles. Il ne peut résister cependant au désir de voir et d'entendre :

« Hier, pour me distraire un peu, le bras orné d'une énorme poupée en farine de lin, j'ai pris une voiture pour aller un peu voir ; je suis allé jusqu'à la Halle où on empile le blé en sacs et en tonneaux ; je me suis arrêté un instant sur les boulevards, mais la douleur m'a forcé à rentrer, et, grâce à des bains de main et des cataplasmes, je commence à respirer.

« Vous savez tout ce que je sais, car je n'ai encore pu voir personne, sauf Chaudey, l'avocat[6], avec qui j'ai causé un instant. Le siège de Paris semble inévitable ; les Prussiens sont à une petite distance, et, si ce n'est pas une manœuvre de guerre, lundi ou mardi ou mercredi, ils seront en vue de nos murs. Tout le monde ici est fort résolu ; on ne voit aucune agitation ; la garde nationale se réunit tous les matins sous mes fenêtres, et on part deux fois chaque jour pour un exercice de trois heures. Il y a des groupes sur les boulevards ; on se dispute les journaux ; on fait des provisions, en vue d'une hausse des marchandises alimentaires. Je ne sais trop si je dois m'encombrer de cette façon ; c'est peut-être plus prudent.

« Je ne sais encore quel service on me donnera ; je n'ai pu encore me faire inscrire ; avec mon bras, j'aurais l'air d'un blessé pour rire ; je pense que, mercredi ou jeudi, je pourrai faire mon service. Quelques gardes iront dans les forts ; la plus grande partie demeurera sur les remparts ou plutôt derrière les remparts. On voit beaucoup de femmes et d'enfans qu'on expédie en province. Du haut de mon balcon, c'est une procession continuelle de voitures chargées de bagages ; seulement les grandes voitures 538

6. Celui qui fut fusillé par la Commune.

sont rares ; il faut le plus souvent se contenter des petites voitures jaunes.

« Quant à la chose publique, si nous avons le temps et l'ordre, tout ira bien. Je ne peux pas croire que Paris ne réussisse pas à se protéger. Les Prussiens jouent leur jeu hardiment, mais je crois qu'ils perdront la partie. Leurs armées seront écrasées ; c'est une question de jours et d'heures. Je voudrais la Chambre moins bavarde ; mais le sentiment du danger contiendra les plus emportés.

« Le Ministère traverse avec assez de fermeté ces discussions puériles, où chacun s'agite et cherche à se faire remarquer. Il n'y a plus, selon moi, qu'à obéir, tant que l'ennemi sera sur le territoire ; après, on verra. » (26 août.)

Il voit donc les choses publiques sous un meilleur jour qu'à son départ, et accorde même quelque confiance au ministère Palikao. Dès lors, le moral est bon dans la partie saine de la population de Paris. Et puis Aubert veut soutenir de loin le cœur de ceux qu'il a quittés, et abonde en détails réconfortans :

« Ce matin, j'ai fait mes provisions chez Potin, pour éviter le renchérissement des marchandises, qui prend des proportions de panique. Cependant, tout le monde revient, et je vous assure que malgré le chagrin que j'ai eu de vous quitter, je m'applaudis d'avoir pris ma résolution. Tout le monde est ici ; on s'arme fort tranquillement, sans pour. D'ici à trois jours, quelques travaux des remparts seront finis ; la ville semble dès lors devoir être imprenable ; quant aux forces en hommes, elles sont au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. On ne rencontre que des soldats, sans compter les douaniers, les marins, l'infanterie de marine, les francs-tireurs ; c'est un monde à n'en plus finir.

« Vous aurez vu, par les journaux, qu'on nettoyait Paris. Je puis vous dire de visu que non seulement les repris de justice et les filles ont été expulsés, mais par une mesure générale, tous les Prussiens ou Allemands du Nord, même riches et tranquilles, ont reçu l'ordre de partir immédiatement ; chez les X…, quatre familles ont dû obéir avant onze heures du matin ; on a fermé les caisses, emballé le déjeuner et on est parti. Le général Trochu n'admet aucune hésitation. » (29 août.)

Son bras malade a beau le persécuter encore, il faut qu'il sorte, qu'il coure, qu'il observe. C'est un œil grand ouvert et qui sait regarder. Il 539
n'a pas encore la force d'aller visiter les remparts ni les forts. Il les croit en bon état. On lui dit que les îles de la Seine sont « bourrées de canons, avec 800 coups par pièce ; » il espère que les Prussiens seront « touchés de ces attentions délicates. » On n'a d'ailleurs aucune raison de savoir s'ils assiégeront ou non Paris. En tout cas le siège serait court. Un officier du génie, qu'il rencontre, lui dit : « S'il n'entrent pas en trois jours, ils n'entreront jamais. » C'était alors une opinion universelle ; j'en puis témoigner par moi-même[7]. Personne ne pouvait prévoir l'admirable force de résistance de Paris. L'exilé cependant rassure sa famille sur une interruption possible du chemin de fer, du télégraphe, et donc de la correspondance : « Il faut nous y attendre, » dit-il. Mais si, d'ici quelques jours, le ciel s'éclaircit, il sautera avec joie dans le premier train : « Je m'embarque et je vous arrive. » Les lettres sont pleines de ces incertitudes et de ces espérances que chaque jour varie, pleines aussi de ces petits riens qui sont l'occupation aimable de la vie de famille. Les siens sont revenus en Anjou, et tâchent de lui faire passer quelques victuailles de campagne : ce sont tous ces détails qui donnent la vie au récit.

Il en est de plus poignans. La pensée la plus présente est celle des petits-enfans. Je trouve quelque chose de charmant dans le retour perpétuel des noms, des chers noms enfantins, sous la plume de cet homme énergique et résolu, l'aïeul, qui seul, là-bas, et malade, s'apprête à tenir sa place et à jouer son humble rôle dans le drame qui va commencer.

IV

Car il est malade ; ce feu du sang, que les tourmens du jour ont allumé, lui ôte le sommeil et lui augmente les angoisses. Mais l'approche du danger redouble sa confiance. Il veut croire au mieux, et il va se rassurer près des bons citoyens qui travaillent et veillent, et ne pensent qu'à la patrie :

« Nous sommes ici dans l'attente du grand événement qui doit s'accom-

7. Le 16 septembre, traversant Paris pour rejoindre le gouvernement de la Défense nationale à Tours, l'amiral Fourichon disait devant moi, à mon père, que le siège ne pourrait dépasser deux à trois semaines.

plir aujourd'hui ou demain. Peut-être même a-t-il eu lieu hier ; nos armées sont en présence ; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que l'armée de Lyon est partie de Paris avant-hier soir pour se trouvera temps sur les derrières des Prussiens. On frémit à la pensée du nombre d'hommes qui vont se rencontrer ; peut-être 800 000 hommes en présence, dans un espace de dix lieues. C'est l'avenir de la France qui va se jouer dans cette redoutable journée.

« Ici tout se prépare en cas de malheur ; tous les travaux des fortifications touchent à leur fin ; nous avons eu les quelques jours de répit que le génie demandait ; la Seine est barrée ; toutes les portes sont fermées par des maçonneries solides, armées, et des meurtrières ; les canons sont en place ; les palissades en pieux forment en avant des portes une sorte d'enceinte avancée. Quant aux troupes, on ne voit que cela.

« J'ai vu hier M. de Talhouët[8] pour une affaire ; il est, vous le savez, du Comité de Défense ; nous avons un peu causé de tout cela… Le maréchal Bazaine a entouré son corps d'armée d'un secret impénétrable. Il a chez lui quinze, vingt sacs de lettres, toute la correspondance de l'armée, tout est retenu par son ordre ; on expédiera quand les inconvéniens n'existeront plus. Il parait en outre que les hommes de guerre du Comité ne se lassent pas d'admirer la conduite de Bazaine ; ses manœuvres sont magnifiques. Selon toute apparence, Mac-Mahon l'a rejoint. Enfin on attend et on espère ; ma lettre vous arrivera peut-être après la grande dépêche. » (31 août.)

Deux jours plus tard, on attend toujours « la grande dépêche. » L'impression favorable s'accentue : « On commence à croire que Paris ne sera pas assiégé. Les déménagemens de la banlieue n'en continuent pas moins ; c'est aux portes un encombrement de toute la journée, et comme on n'entre que par une ouverture étroite et contournée, le passage est fort retardé. » Paris continue à faire d'énormes approvisionnemens ; chacun veut être prêt, quoi qu'il arrive : « A la porte de Potin et des autres, il y a des barrières pour contenir la foule, comme aux théâtres à l'heure des représentations. »

8. Le marquis de Talhouët-Roy, ministre des Travaux publics dans le premier Cabinet Ollivier, démissionnaire au Plébiscite, nommé, en août 1870, membre du Comité de Défense des fortifications de Paris,

Et la défense se prépare. « Des troupes partout ; le Champ-de-Mars est transformé en camp de troupes ; on loge les soldats partout. Notre collège, que les pompiers avaient occupé, est habité aujourd'hui par mille gardes 541
forestiers à qui nous trempons la soupe, un peu à nos dépens. On attend 100 000 mobiles que les particuliers logeront. »

Il faut vraiment qu'Aubert se soit senti bien rassuré, car sa lettre suivante (7 septembre) nous fait comprendre qu'il n'a pu résister à la tentation, et qu'il est. retourné deux jours à Angers. Il revient, est-il besoin de le dire, chargé de victuailles, fruits, fromages, volailles. Il a respiré : il va mieux. Mais pendant qu'il n'était pas là, le « grande dépêche » est venue, grande et fatale ; les malheurs publics sont entrés dans une phase plus douloureuse ; le siège est devenu presque une nécessité. Paris a fait une révolution. Le bon patriote l'avait prévue d'avance, et d'avance elle l'avait indigné. Elle l'inquiète pour l'avenir. Il prévoit de sombres jours. Il sent le levain de l'émeute dans le peuple des faubourgs.

« Que vous dire de l'état des esprits ? Dans quelle résolution, et avec quelles espérances aborde-t-on cette grande épreuve du siège ? Qu'y a-t-il de possible dans l'état matériel de la défense ? Toute la question se résume en un seul point : tenir trois semaines. Encore faut-il compter qu'un mois ou six semaines seront nécessaires, en attendant qu'une armée se forme, qui puisse tourner autour des assiégeans, couper leurs communications, intercepter leurs convois et laisser au temps le soin de les ruiner. Toujours la même question : y a-t-il des armes ? On ne rencontre dans les rues que gardes nationaux manœuvrant ou allant étudier leur poste de combat ; mais toute une partie de la population reste étrangère à ces préparatifs et murmure des paroles hostiles contre ce qu'on est convenu d'appeler des riches. Le gouvernement, si ce qui existe mérite ce nom, n'inspire qu'une confiance médiocre ; on se sent mal à l'aise derrière ces hommes qui ont préféré saisir le pouvoir par un coup de main, au lieu de rester unis à tous dans un suprême et patriotique effort. Tout ce personnel est misérable. Tant de noms de nécessiteux incapables, qui se décernent toutes les places ! ce spectacle soulève le cœur ; on ne sent pas la patrie, et c'est par un effort de résignation qu'on se range derrière ces gens qu'aucun pouvoir régulier n'autorise.

« Quant aux mesures prises, on s'en tient à la levée en dehors des

hommes mariés avec enfans ; il est déjà presque impossible d'armer les autres. On parle de 90 000 fusils achetés en Suède ; on dit que 542
l'Angleterre nous cède aussi des armes ; l'industrie privée s'est mise à l'œuvre ; c'est le temps qui est nécessaire, et, selon toute apparence, c'est le temps qui manquera. » Désormais, Aubert craint de voir les événemens se précipiter. Il est sûr du moins que la lettre qu'il écrit passera, parce qu'il la confie à un ami qui part pour Angers. Il l'accompagne de recommandations, qui peuvent bien être les dernières :

« Faisons notre devoir, mes bien chers enfans, et que Dieu nous garde. J'espère que le danger commun n'atteindra pas votre ville qui m'est si chère ; j'espère que vous surtout, mes bien-aimés, vous échapperez à ces terribles hasards. Je vous embrasse de tout cœur comme je vous aime : les petits, les grands, tous ceux que nous aimons ensemble. A demain, si je peux ; dans le cas où les communications seraient rompues, pensez toujours à moi, comme je penserai toujours à vous. Si quelque malheur m'arrivait, le peu que j'ai d'argent serait caché dans ma bibliothèque blanche, en bas, entre le dernier rayon et le plancher.

« Je vous embrasse encore une fois ; il ne faut pas s'attendrir, il faut s'aimer virilement. A demain si je peux ; à bientôt si Dieu nous aide. » (7 septembre.)

Cependant, la poste fonctionne encore le lendemain et les jours suivans. Aubert ne veut pas rester sur cet adieu un peu solennel. Il retrouve tout son entrain pour railler les « bavardages d'alarmistes. » Et : « Les renseignemens sont bons ; les arméniens se complètent. On se raffermit ! » Il profite du répit que lui laisse l'ennemi pour réconforter son monde. Le père de famille prend le dessus : « Du moment que je vous sais en bonne santé, j'ai le cœur, sinon content, du moins calme. » Il pense aux « chers petits mignons, » à celle qu'il appelait quand elle était toute petite « la petite furie, » à l'autre qui a un petit bobo à l'œil, à l'aîné : il veut qu'on lui achète une belle carabine, afin qu'il ait l'illusion de prendre les armes, comme les prend à Paris, pour de bon, le grand-père. Et il rit des premières privations : plus de lait ! « Je vais prendre du chocolat quoique je ne l'aime guère. » 543

V

Les divers bruits qui courent, d'intervention diplomatique, de médiation, ne lui semblent pas sérieux. « On parle de paix sans y croire. On prépare la lutte, sans douter qu'elle s'engage d'ici peu de jours. » C'est le moment de l'arrivée en foule des gardes mobiles de province, moment de vie, d'animation, d'agitation pittoresque, que n'a oublié aucun des témoins. « Les costumes sont d'une variété singulière. Quelques compagnies sont très coquettement habillées. Tout le reste a pris la blouse bleue, blanche ou grise. » Pour commencer, on les loge chez l'habitant. C'est une joie générale. Dans la maison de la rue Thénard, il en loge treize : « Le quartier en est plein. » Il n'est pas à plaindre, celui que la chance du billet de logement a mené chez Aubert ! Il arrivait de Meaux et était venu à Paris en se repliant devant les Prussiens. « Depuis dix-huit heures, il n'avait pas mangé. Vous pouvez croire qu'il a dévoré mon bœuf, et visité avec soin le fond d'une bouteille de vin d'Anjou 1 Je le loge, j'ajoute 2 francs à sa solde de 1 fr. 50. On lui fera la soupe le matin pour qu'il n'ait pas l'estomac trop vide. »

Il arrive aussi à Paris des débris des armées vaincues, et ce n'est pas le spectacle le plus consolant : « On rencontre pas mal de soldats qui arrivent de Sedan. Il en passe toute la journée sur les boulevards. » Il y a même des cavaliers : « Pauvres hommes ! Leurs chevaux fourbus font pitié ! »

L'armement inquiète un peu. Mais on y travaille avec rage. Aubert a fait une tournée sur les remparts et dans un fort. Son impression est satisfaisante.

« Tout ici est en mouvement ; les forts sont prêts à une bonne et solide défense. Celui d'Aubervilliers, que j'ai visité hier, a déjà son armement complet. Il est approvisionné de vivres et de munitions pour un temps assez long. J'y suis allé serrer la main d'un de mes élèves qui s'y est enfermé mercredi avec trois compagnies de mobiles ; vous pensez que la garnison ne se borne pas à ces braves garçons ! Tout cela est consolant, quoique la défense ne laisse pas que d'inspirer des inquiétudes. On fabrique à force des cartouches, on distribue des armes, mais un grand nombre ne reçoit que des fusils à piston, en attendant qu'on puisse les

échanger contre des fusils à tabatière. Les armuriers n'ont pas une arme à vendre ; il faut attendre qu'on en fabrique. L'Angleterre, dit-on, nous en a vendu ; la Suède aussi, et on en attend d'Amérique. Nous gagnons du temps, on se prépare, on s'exerce, on entoure la place d'engins destructeurs ; tout ce que la science peut mettre en œuvre pour soulever le sol et produire des explosions est employé avec intelligence. J'ai visité hier Bercy et les fortifications, tout est prêt ; on démolit, on brûle autour des remparts pour que le jeu de l'artillerie soit libre. » (10 septembre.)

Deux jours plus tard, il revient d'une nouvelle tournée, plus content encore :

« La défense est prête ; les munitions abondent ; l'esprit général est bon. La garde mobile commence à se discipliner ; leur esprit est assez bon, et il parait qu'ils commencent à pouvoir user de leurs armes. J'ai essayé hier de coucher en joue avec un chassepot ; c'est toute une affaire. L'épaulement et le tir combinés offrent une difficulté réelle que l'habitude seule peut vaincre.

« En sortant d'Aubervilliers, je suis allé à Vincennes et de là à Joinville-le-Pont, pour me faire une idée de ce côté de Paris. Vincennes est bondé de canons ; les forts sont bien armés. Quant à Joinville, dont le pont doit sauter ce soir, toutes les maisons sont déménagées ; à la Tête-Noire, je n'ai pas pu trouver une soupe et une tranche de bœuf. A partir de Joinville jusqu'à Paris, même solitude ; par-ci par-là, on incendie les bois ou les rideaux d'arbres qui gêneraient la défense. On était en train de ramener le matériel ; les habitans avertis montaient en wagon avec leurs pendules, leurs statuettes, ce qu'ils ont ajourné à la dernière heure. J'ai rencontré un petit garçon qui ramenait ses joujoux. Il faut voir la désolation de ces pauvres gens qui vont attendre à Paris l'issue d'une lutte redoutable. »

Le tableau est mélancolique assurément, mais ne respire cependant que la confiance. Ce qui tourmente davantage l'observateur, c'est la sombre et vilaine politique. Certes, il ne regrette pas l'Empire ; il en parle sans tendresse : « Jamais peuple n'a été plus impudemment trompé et volé : des arsenaux vides, des cadres dégarnis, un état-major incapable, quelle leçon pour tous, et comme il faudra en profiter ! » Mais il ne lui semble pas qu'on en profite. Les nouvelles qui lui arrivent de toute la France, et

surtout d'Angers, lui montrent la ruée au pouvoir d'un monde de journalistes et de politiciens. Il soupire, — mais, bah ! il est résolu à ne se troubler de rien. On réglera plus tard les comptes de la politique : « Il faut aider les bons, se garer des méchans, gagner du temps ! »

Et puis il faut faire son devoir. Aubert est inscrit au 21e bataillon de la Garde nationale, qui aura à garder les remparts entre Montrouge et la barrière d'Italie. Son service commence le 16 septembre. Il y prend grand plaisir ; il va à l'exercice ; il s'essaie au tir, et c'est bien une autre affaire qu'avec un chassepot ! Notre arme était l'énorme fusil à tabatière, si lourd, si inexact au tir, si rude au recul. Quelles gifles il nous donnait, si nous n'y prenions garde !

Mais la société avait son charme ; c'était une douce familiarité avec tous les voisins, la petite bourgeoisie du quartier. Le capitaine c'est le lithographe d'en face ; le commandant, le marchand de produits chimiques du coin de la rue des Ecoles. Nous avons tous goûté la camaraderie cordiale, le bon esprit des bataillons qu'on appelait bataillons de l'ordre, ceux du centre de Paris ; nous n'y repensons pas sans un petit coup au cœur ; on y trouvait de braves gens, de bons compagnons de peine et d'espoir ; l'allure militaire manquait un peu, mais non la bravoure, la fermeté, l'amour de la patrie. — « On est unis, on est d'accord ; on sent que la concorde parfaite peut seule nous tirer d'affaire ! »

La dernière lettre, avant l'interruption complète, est du 16 septembre. La voici : « Rien qu'un mot. L'ennemi est aux portes. Nous sommes heureusement en mesure. A l'heure où vous lirez cette lettre, on se battra entre Charenton et Choisy. Je n'y serai pour rien : la lutte aura lieu en avant des forts. Une lettre demain, si elle peut partir. Surtout ne vous inquiétez pas de mon silence. »

VI

La lettre du lendemain ne partit pas. Les suivantes sont sur papier pelure et ont gagné la province en ballon. Il y en a une de septembre, deux d'octobre, trois de novembre, six de décembre, trois de janvier[9]. Elles étaient reçues à Angers avec une curiosité qui dépassait le cercle de la 546

9. Il y en eut d'égarées. Car Aubert écrivait chaque semaine.

famille : on se les communiquait dans toute la ville.

La première est du 26 septembre. « Voilà un rude régime, pas de lettres de vous depuis près de quinze jours, et pas moyen de vous écrire que de petits billets que le vent emporte. Quand recevrez-vous ces quelques lignes ? Vous parviendront-elles ? Je n'en saurai rien d'ici au jour du revoir ! » Il aurait pu mettre ces mots en devise sur toutes les suivantes. Mais il a pris son parti, comme tous les braves gens de Paris : « Nous allons fort bien, et nous sommes parfaitement tranquilles et résolus. Décidément Paris est une ville qui saura se défendre. »

Quinze jours plus tard, l'impression reste la même et se confirme : « Nos affaires militaires sont en bonne voie ; l'impossibilité absolue d'entrer dans Paris de vive force est aujourd'hui démontrée aux Prussiens ; aussi paraissent-ils résolus à convertir en blocus le siège qu'ils avaient préparé. Depuis vingt-deux jours qu'ils sont sous nos murs, ils n'ont pas avancé d'un pas. Pour mon compte, j'ai promené ma longue-vue autour des fortifications sans en avoir rencontré un seul. L'armement de Paris comme forts et remparts ne laisse rien à désirer. On travaille sans relâche à fabriquer des canons se chargeant par la culasse et des mitrailleuses. On est même parvenu à organiser des ateliers pour la confection des chassepots ; enfin, tout marche à souhait. Il faut dire que les nouvelles venues de province ont relevé ici les plus abattus. Je ne peux pas croire que le gouvernement nous trompe. On parle d'armées en formation et presque en marche, on parle de levées considérables. Vous devez maintenant avoir entre les mains ce qu'on a pu acheter d'armes à l'étranger. Cet accord unanime de la France pour le salut commun est le gage assuré de la victoire. En attendant, nous tiendrons bon.

« Le grand mal de notre situation, ce sont les rumeurs qui circulent et que l'on accueille sans réflexion ; il y a quinze jours, 100 000 personnes attendaient sur le boulevard Saint-Michel le passage de 40 000 Prussiens qu'on annonçait s'être rendus à Châtillon. Il y a quatre jours, on disait hautement que la province refusait tout concours. L'esprit inquiet va ainsi d'un excès à l'autre. Cependant la solidité commence à s'établir dans les esprits. On se fait à l'idée des dangers et de la mort. Paris se relève ; les femmes surtout sont merveilleuses de résolution et d'énergie. 547
La première lueur d'espérance nous est venue d'un journal de Rouen

publié par le Gaulois. Depuis, les renseignemens se multiplient et on ne doute plus du succès. » (10 octobre.)

Aubert a commencé son service sur les remparts ; c'est assez dur ; on couche sur la terre nue, à la belle étoile ; les nuits d'automne sont humides. C'est là pourtant qu'on se sent vivre. Prendre part à la lutte, en être au moins spectateur, tel est le désir de tous les bons Parisiens. C'est le moment où les curieux, pour se distraire, prenaient un billet circulaire sur le chemin de fer de Ceinture, afin de pouvoir à la dérobée s'offrir quelque coup d'œil sur les forts et les lignes ennemies. Du haut de son rempart, le garde national voyait bien plus de choses, après qu'au petit jour il était sorti de son mauvais sommeil, réveillé par les premiers coups de canon et le crépitement matinal de la fusillade aux avant-postes. Il se penchait sur le parapet, tout emmitouflé de châles et de passe-montagnes, et cherchait à deviner la signification des bruits et des formes, détonations, flammes, fumées. C'est ainsi qu'Aubert avait suivi le combat de Châtillon, tristement terminé par cette panique des zouaves, qui se continua jusque dans l'intérieur de la ville ; puis il vit prendre le plateau de Villejuif. Quelques jours plus tard, il comprenait très clairement les phases du combat de Bagneux :

« J'ai assisté hier, de mon rempart où j'étais de garde, au combat de Bagneux ; cette fois on avait pris des précautions sérieuses, un secret absolu et 160 pièces d'artillerie. Le combat a commencé jeudi à neuf heures ; l'artillerie a joué d'abord, et son feu a jeté le désordre parmi les Prussiens qui occupaient le village ; nous suivions avec nos longues-vues le mouvement des troupes, qui sont entrées résolument à travers les rues, sous le feu des Badois qui occupaient les maisons. Le village a été enlevé à la baïonnette et on a ramené une centaine de prisonniers. Bientôt la lutte s'est engagée avec les hauteurs de Châtillon où les Prussiens ont démasqué une batterie installée dans un petit bois ; le feu des ennemis a été promptement éteint ; nos troupes montaient bravement. En somme, bonne journée ; l'ennemi a éprouvé des pertes considérables ; de notre côté 40 morts et 70 blessés. Les Prussiens ont demandé un armistice pour enterrer leurs morts. L'impression est ici très bonne ; nos soldats ont retrouvé l'entrain des anciens jours ; la mobile s'est distinguée comme toujours. » (15 octobre.) Le spectacle du haut des remparts ne suffit pas à

548

Aubert. Il trouve aussi moyen de sortir de Paris et d'aller quelque peu errer aux avant-postes.

« J'ai voulu voir un peu au-delà des fortifications et j'ai demandé un permis de circulation pour me rendre à Courbevoie, au-delà du pont de Neuilly ; de là, j'ai poussé jusqu'au chemin de fer de Saint-Cloud, dernière limite, que les francs-tireurs seuls peuvent dépasser. Je les voyais tirer dans les vignes sur les sentinelles ennemies. J'avais devant moi Bezons occupé par nos grand'gardes ; Colombes à droite, Nanterre à gauche ; c'est seulement au-delà de la Seine que les Prussiens sont en forces ; tout est bien gardé, la ligne, les mobiles, la cavalerie, gardant toutes les issues ; de bonnes batteries sont établies sur le chemin de fer. Du reste le Mont-Valérien domine toute cette plaine, qu'il tient sous son feu meurtrier. J'oubliais : je vous dirai que, pour gagner le pont de Neuilly, j'avais fait un détour par l'avenue de Madrid et le bois de Boulogne ; toute l'avenue de Madrid est crénelée de barricades. Le bois de Boulogne est en bon état de défense, protégé par les canonnières, et surtout par de formidables batteries établies dans le bois, et surtout à Auteuil et à Boulogne ; le château de Saint-Cloud fumait encore ; ce n'est plus qu'un amas de décombres. On entend à chaque instant des coups de fusil que les sentinelles échangent d'une rive à l'autre. Toutes ces maisons de Neuilly vides, ces belles demeures qui entourent le Bois fermées ou crénelées, ce silence précédant la lutte, tout cela serre le cœur. Mais il ne faut pas s'attendrir ; c'est l'heure des grands sacrifices et des résolutions viriles ! Grâce à Dieu, la France surprise et trahie n'a pas succombé dans la première heure ; les Prussiens verront beau jeu. » (16 octobre.)

Voici une autre expédition bien plus aventureuse.

« On m'avait beaucoup parlé des Hautes-Bruyères. J'ai voulu voir par mes yeux où en étaient les travaux. Je suis sorti par la porte d'Italie, et comme un gendarme m'avait barré le route à la hauteur de Bicêtre, je me suis rendu à l'hôpital occupé militairement depuis la guerre, et la bonne chance a voulu que le général de Maudhuy, qui commande la brigade, fût précisément le père d'un de mes élèves. Muni d'un laissez-passer, j'ai franchi les postes qui environnent le fort et, après vingt minutes de 549
marche, j'arrivais aux Hautes-Bruyères ; tirez une ligne du fort de Bicêtre à l'Hay ; au milieu de la distance, sur une hauteur, vous aurez l'empla-

cement de cette redoute activement achevée et qui canonne à son aise l'Hay, Chevilly et les hauteurs de Choisy ; les pièces de marine qu'on y installait portent jusqu'à Sceaux ; c'est un très bel ouvrage. Les revêtemens en terre offrent peu de prise à l'artillerie ennemie ; les soldats sont installés convenablement dans l'arrière-partie de la redoute où les obus seuls peuvent les atteindre. Du haut des remparts, l'intérêt de ces luttes est ce qu'on peut imaginer de plus saisissant. A deux mille mètres dans la propriété ombragée d'un beau parc, pendant que nous regardions avec des longues-vues, le fort de Montrouge a envoyé au beau milieu d'un groupe deux obus qui ont troublé son repos. La justesse du tir des marins est vraiment surprenante. Ils tombent d'emblée là où ils veulent. »

Un autre jour de ce même mois d'octobre, nous le retrouverons au Nord de Paris.

« Jeudi matin, comme je me préparais à sortir, mon ami Billet, lieutenant de mobile caserne à Saint-Denis, est venu me voir. Je lui ai proposé de le reconduire jusqu'à son cantonnement et, malgré quelques difficultés, je suis arrivé à Saint-Denis. A dix heures, déjeuner avec les officiers ; à midi, départ avec cinq à six officiers pour visiter les derniers avant-postes. Nous avons commencé par Epinay, où des soldats de la ligne se sont mis en tête de descendre la sentinelle prussienne. Le brave Badois tournait autour d'un gros arbre pour échapper aux balles françaises ; nous sommes partis avant qu'on eût réussi.

« D'Epinay, nous avons gagné Villetaneuse où les sentinelles ennemies occupent l'extrémité du village, tandis que les Français occupent l'autre extrémité. Ces messieurs voulaient tirer pour leur compte ; je les ai accompagnés jusqu'à la dernière maison ; nous marchions isolés le long des murs, pour ne pas offrir trop de prise ; arrivés à la dernière maison, nous avons trouvé un incendie ; ils avaient brûlé la maison en l'abandonnant. Vous comprenez bien qu'il m'a fallu coucher à Saint-Denis, d'où je suis revenu le lendemain vendredi. »

Ces excursions hardies renouvelaient en lui la confiance. Il prenait plaisir à la communiquer au loin, à la jeter, comme il disait « sur l'aile du vent. »

550

VII

Octobre lui avait rendu ses occupations professionnelles. Le 7 octobre, il avait repris ses classes[10]. On avait concentré tous les élèves des lycées de la rive gauche à Louis-le-Grand rebaptisé Descartes (Aubert trouvait ce changement de nom parfaitement ridicule). On admit même quelques internes. Ainsi put être reconstituée une division unique de rhétorique, où le nombre des élèves oscilla entre 46 et 55 ; et les quatre professeurs des deux grandes divisions d'autrefois nous donnaient leurs leçons en alternant deux à deux par quinzaine.

Cela laissait le temps à Aubert de circuler, d'observer et de noter. Mais cela lui rendait des obligations, qui lui étaient chères et qui lui furent bienfaisantes, et aussi le contact quotidien de ses collègues. Surtout, l'amitié la plus cordiale le liait à son proviseur, son ancien camarade d'École, Julien Girard, et l'intimité du Siège resserrait cette amitié. La figure de M. Girard appartient à cette histoire ; il y paraîtra désormais souvent, avec son bel amour du devoir et ses vertus antiques. J'ai de lui un souvenir bien présent. Les enfans ont l'œil ouvert plus qu'on ne pense sur les hommes qui les entourent : ils peuvent être injustes dans leurs antipathies ; mais leurs sympathies ne les trompent guère.

Mon souvenir est charmant. Il y avait dans notre proviseur, à côté de la gravité que comportait sa fonction, une expression aimable, mais rêveuse, presque mélancolique. C'était un homme modeste, désintéressé, peut-être un peu indolent. On ne s'étonne pas d'apprendre que c'était un fils des pays chauds, ne « sous un ciel enchanté, » aux Antilles, dont il aimait, me dit-on, à rappeler les beautés « avec un plaisir attendri. » Presque fameux, dans sa jeunesse pour ses éclatans succès de concours universitaires, il avait restreint ses ambitions à une carrière consciencieuse d'excellent maître d'humanités, à une chère vie de famille. Il avait laissé briller sans envie ses camarades d'école, Vacherot, Geffroy, Martha, et ce Despois, que les écoles adoraient alors pour ses démêlés avec 551

10. Les classes de grammaire étaient rentrées le 3. Nos quatre professeurs de rhétorique étaient, avec M. Aubert-Hix, MM. Merlet, Jacob et Perrot (qui est mort récemment secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions). Je dois des renseignemens précis sur la vie du lycée à la gracieuse obligeance de M. Poullain, secrétaire du lycée et secrétaire de l'Association des anciens élèves.

l'Empire et sa traduction de Juvénal.

Aubert est, sur un point, semblable à Girard : ces deux esprits distingués ne devaient laisser aucune œuvre après eux[11]. Mais c'est leur seul trait de ressemblance. Ils différaient en tout : Aubert trouvait Girard[12] bien calme, et lui le trouvait « bien mobile ! » Mais ils s'aimaient sincèrement. Ils se sont prêté l'un à l'autre, jusqu'au bout des malheurs publics, une aide fraternelle, qui à certains jours, certes, n'était pas superflue[12].

Et donc, nous allions en classe, et chaque mois, pour quinze jours, nous retrouvions l'œil d'Aubert, et le clairon enflammé de sa voix. Son aspect avait un peu changé, à cause surtout de la barbe, qu'il avait laissée pousser, en pointe et toute blanche. C'était l'époque où il écrivait à son petit-fils : « Tu ne reconnaîtras pas grand-papa : il a une barbe comme un sapeur ! » Pourtant c'était bien le même homme. Quand il venait faire sa classe en descendant de garde, on voyait sur sa tunique à passepoils blancs, comme jadis sur sa robe, sautiller sa croix de la Légion d'honneur ; la noble corpulence était pourtant un peu tombée. Il plantait son képi hardiment, comme autrefois sa toque, sur l'oreille, la tête en arrière, et portait beau.

Et quand un de ses élèves descendait de garde comme lui, il avait l'honneur de poser, dans un coin de la classe, son sac et son fusil, à côté de ceux du maître.

Le travail abattu dans ces classes de Siège n'était pas bien lourd. On le croira. Mais c'est encore à la classe d'Aubert que nos esprits trouvaient le plus de profit. Car son éloquence était toujours là. Comme au bon temps, il restait peu immobile dans sa chaire, mais allait, venait, s'arrêtait, s'asseyait à moitié sur le coin d'une table. Et c'était toujours le même flot de paroles tempétueuses, joyeuses, mordantes. Si l'élève traînait et ânonnait en expliquant tel texte classique, le maître avait vite fait de lui

11. Aubert avait consacré des années à un grand ouvrage sur la Famille, resté inachevé et inédit. Paul Bourget m'a dit que ces beaux fragmens ont servi beaucoup au développement de sa pensée dans son magnifique roman l'Étape.

12. Girard (Julien-Nicolas), né à la Pointe-à-Pitre le 1er juin 1820, vingt-cinq ans professeur de l'enseignement secondaire, puis tour à tour proviseur des lycées Louis-le-Grand et Condorcet, est mort inspecteur général honoraire, le 4 mars 1898.

arracher le livre des mains : il lisait, il commentait. Le son de sa voix chaude vibre encore à mon oreille.

Et comme il nous enseignait la foi et la confiance ! 552

VIII

Sa confiance allait recevoir une rude atteinte. La fin d'octobre et les premiers jours de novembre furent lugubres. Ce fut l'échec du Bourget, puis la nouvelle de la chute de Metz. Tout cela effaçait la lueur d'espoir qu'avait apportée M. Thiers, revenu de sa laborieuse tournée d'Europe : on avait entrevu un armistice, l'élection d'une Assemblée, l'avènement d'un pouvoir régulier. Tout cet espoir sombra.

L'émeute du 31 octobre est le plus noir des souvenirs, pour tous ceux qui ont traversé les jours du Siège. J'entends encore, tandis que j'écris, les coups rythmés du tambour, battant le rappel dans mon quartier à la tombée du jour, à l'heure où je rentrais du collège. Je vois le prompt rassemblement de mon bataillon, sa marche silencieuse, dans les ténèbres profondes où le soir sans gaz plongeait alors Paris ; l'arrivée, par la place Lobau, à l'Hôtel de Ville, où nous croyions le gouvernement encore captif. Je respire encore l'air étouffé des salles et des escaliers de l'Hôtel de Ville ; je vois serrés, empilés les uns contre les autres les uniformes bariolés, et les visages rouges et ruisselans, les yeux hors de la tête, les gueules hurlantes ; ce sont des bousculades, discours, cris, poussées folles ; c'est une nuit d'allées et venues soudaines, de rixes auxquelles on ne comprenait rien ni ne pouvait rien comprendre. Et puis, l'émeute vaincue, ce retour triomphal dans nos quartiers, et ces lendemains, ces jours de détente, de cordialité fraternelle : chacun respirait, reprenait vie, espoir !

Aubert n'a pas vu les bagarres de l'Hôtel de Ville. Il se trouva au dehors, quelque envie qu'il eût d'être dedans. Mais il donne bien l'image du Paris raisonnable et patriote en ces terribles heures. A vingt reprises différentes, l'émeute avait menacé. Je sais combien on la craignait et la détestait dans les bataillons du centre de Paris[13]. On cite ce mot de Sar-

13. Le bataillon qui a dégagé le gouvernement de la Défense nationale est le 106e L'arrestation des chefs de l'insurrection a été opérée par les 15e, 16e et 17e des sixième et septième arrondissemens. (Je faisais partie du 17e.)

cey, bon témoin de la bourgeoisie d'alors : « Nous haïssions davantage les Prussiens, mais nous redoutions les Bellevillois. »

L'impression qu'Aubert reçoit de l'émeute du 31 octobre est, pour qui sait tout, une image diminuée en partie et en partie outrée des événemens ; elle est bien conforme à l'opinion d'alors. Il donne d'ailleurs des détails qui semblent inédits ; l'un est curieux, et se rapporte à un homme dont aucun trait de vaillance et de présence d'esprit ne paraîtra extraordinaire, le comte Horace de Choiseul. 553

« Dès le matin, on avait appris que le Bourget, occupé par nos troupes et attaqué dans la journée de samedi par les Prussiens, avait été repris par la faute du général de Bellemare, qui s'était cru, avec deux canons, en force contre l'artillerie ennemie, quarante canons. Dans cette affaire, il a dû mourir sept ou huit cents hommes, sans compter les prisonniers. Vous n'imaginez pas combien cette perpétuité de guignons et de fautes a rendu ce dernier échec douloureux. Pour accroître encore notre chagrin, arrive l'affaire de Metz dont toutes les douleurs vous étaient connues avant de parvenir jusqu'à nous. Enfin, à deux heures et demie, comme je sortais du collège, où, sous l'impression de tant de coups, j'avais été causer avec Girard, près du pont du Châtelet, je vois accourir une foule affolée. On crie : « Aux armes ! » Dix mille gardes nationaux courent à leurs fusils. Deux mauvais sujets avaient décharge des revolvers sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et toujours le même cri : On égorge nos frères, on tire sur le peuple ! avait retenti dans Paris. Un quart d'heure après, cent gamins escaladaient les grilles et le gouvernement prisonnier était aux mains de Flourens, Blanqui, Delescluze, Mottu et Millière. La moindre imprudence, un ordre mal donné ou mal compris, pouvait amener les plus grands malheurs. Il faut dire que la population tout entière s'est levée en masse contre ces drôles, que quarante mille hommes ont cerné l'Hôtel de ville, délivré le gouvernement, et enlevé les émeutiers. Mais ils se sont retirés, ces misérables, comme des gens qui ont manqué leur coup ; ils sont libres, ils se moquent de nous qui, par conscience, ne voulons pas les punir. Hier, on a voté pour savoir si le gouvernement de la Défense nationale avait ou non la confiance publique. En face de l'ennemi, au milieu de toutes ces misères et de toutes ces hontes, voilà où nous réduit l'effronterie de quelques gredins !

« Depuis, l'armistice est devenu la préoccupation générale ; on sent qu'une assemblée peut seule prendre en mains les affaires publiques et 554
investir les pouvoirs de fait d'une autorité suffisante. Je ne vous écris pas plus longuement aujourd'hui. Nos correspondances vont être libres sans doute à partir de samedi ou dimanche. Vous pourrez écrire. » (4 novembre.)

On voit qu'à la date du 4 novembre, Aubert croyait encore au succès de la mission de Thiers à Versailles, à telles enseignes qu'il voyait déjà la correspondance rétablie avec la province. — Le 9, tout espoir est perdu. Le Siège continue et les nouvelles venues du dehors sont telles qu'Aubert peut craindre qu'Angers soit envahi, et que ses enfans aient dû aller chercher plus loin un refuge. Le père dit simplement : « Soyez fermes dans l'orage, » et reprend sa calme assurance.

« Vous avez su le retour de M. Thiers ; pendant deux jours, il a conféré avec les ministres, et le mercredi, à l'heure même où il partait en voiture pour l'entrevue annoncée à Versailles, cette misérable échauffourée Blanqui, Flourens et Delécluze éclatait dans nos murs. Sans la présence d'esprit de M. de Choiseul, M. Thiers serait parti convaincu que le général Trochu et ses collègues étaient renversés et que le pouvoir avait passé aux mains de quelques drôles. M. de Choiseul a eu l'heureuse inspiration d'enfourcher un cheval et de courir au galop après la voiture de M. Thiers pour lui annoncer la défaite des insurgés et le retour de l'ordre. C'était plutôt un pressentiment, que l'annonce d'un fait accompli.

« Grâce à Dieu, le bon sens public s'était prononcé contre l'esprit de désordre ; à trois heures, la garde nationale prenait les armes ; à six heures, le général Trochu était délivré ; à deux heures du matin, 40 000 gardes nationaux cernaient l'hôtel de ville et chassaient un tas d'ivrognes qui s'y étalaient à leur aise. Enfin, les électeurs convoqués à une sorte de plébiscite donnaient au gouvernement 525 000 suffrages contre 51 000. On se comptait, on se sentait en nombre ; le pouvoir recevait ainsi une sorte de consécration. Il est vrai que dans les élections municipales le même accord ne se produisait pas. Quelques hommes arrêtés par ordre du gouvernement pour l'affaire du 31 octobre étaient élus avec de grandes majorités. Cependant, si on est divisé sur les personnes, on reste unanimes ! sur la résistance.

« Vous savez maintenant le résultat des conférences de M. Thiers avec les ministres prussiens ; deux questions résolues dans un sens négatif ont amené leur rupture ; M. de Bismarck n'a pas admis le ravitaillement de Paris ; on a refusé à l'Alsace et à la Lorraine le droit d'intervenir dans les élections. Dans ces termes, d'un côté le démembrement de la France était admis en principe ; de l'autre, en mangeant vingt-cinq jours de vivres, Paris se livrait à la discrétion des Prussiens. Le gouvernement a refusé et a bien fait. Dans tous les rangs, dans toutes les classes, on a approuvé cette mesure. Le résultat publié dès dimanche, dans le Journal officiel, était accompagné d'un décret qui organisait trois armées, la garde nationale mobilisée, et deux autres commandées par le général Ducrot et le général Vinoy. C'est au général Trochu qu'est réservé le commandement dans son ensemble. Aujourd'hui, un nouveau décret détermine les catégories de gardes nationaux qui vont prendre aux opérations militaires une part active. C'est un effort suprême qui peut nous sauver. La province finira peut-être par comprendre que son sort est inséparable du nôtre ; nous ne pouvons pas nous débloquer par nos seules ressources ; mais la pensée d'une paix qui ouvrirait aux Prussiens les portes de Paris et leur livrerait la France ruinée, démembrée, déshonorée, cette seule pensée fait horreur. Ceux qui l'admettent comme possible en seraient inconsolables, une fois le fait accompli, et pour mon compte, malgré mon âge, je marcherai avec les autres. Ou nous serons vainqueurs, et j'en aurai ma part, ou la mauvaise fortune nous poursuivra jusqu'au bout et je n'aurai pas le remords d'avoir épargné ma vie. 555

« On parle des sympathies de l'étranger, j'y crois plus qu'à une intervention efficace ; ce qu'il y a de certain, c'est que, pour n'être abandonné ni de Dieu ni des hommes, il ne faut pas s'abandonner soi-même. J'espère encore que l'Europe comprendra son véritable intérêt ; j'espère que les sympathies du peuple russe entraîneront le Tsar et détermineront l'Autriche. Pour moi, sans être un fin politique, je ne puis penser que les neutres se soient avancés à ce point pour reculer devant une réponse insolente et dérisoire. » (9 novembre.)

Et l'attente interminable continue.

HENRY COCHIN.

IMPRESSIONS
D'UN
BOURGEOIS DE PARIS
PENDANT LE SIÈGE ET LA COMMUNE[14]
CHARLES AUBERT-HIX

IX

Le 18 novembre, Aubert a une joie infinie : il reçoit des nouvelles ! C'est le soulagement de la pire douleur, l'absence, torture de tant de cœurs tendres dans la clôture du cercle de fer ! On la souffre en silence, mais peu à peu elle use les nerfs. Chaque lettre, par un mot, un trait, en laisse échapper le secret. Il y en a bien peu qui ne fassent mention du départ des ballons, avec tous leurs incidens. Aubert, après avoir porté lui-même ses lettres à la poste centrale, allait le plus souvent voir partir les ballons qui les emportaient, et qui prenaient leur vol soit de la gare d'Orléans, soit de la place Saint-Pierre, à Montmartre. C'est là, je m'en souviens, que je l'ai rencontré avec mon père, et plus d'une fois. Il s'imposait, pour ne point manquer à ces départs, des fatigues qui n'étaient guère dans ses goûts. « Le ballon doit partir ce matin, à sept heures, et je n'ai que le temps de vous donner en hâte quelques nouvelles. Il faut que je sois à six heures un quart rue Jean-Jacques-Rousseau. » 847

On s'enquérait ensuite de la destinée des ballons ; on observait les girouettes pour suivre le vent ; on savait les accidens qui avaient abimé certains ballons dans les lignes ennemies ; on apprenait l'heureux passage de quelques autres par le retour des pigeons.

On rêvait, à chaque fois, que ces bienheureux pigeons porteraient avec eux une ligne, un mot, en échange des longues lettres qu'on avait écrites. Bien rares étaient les privilégiés, à qui l'assurance était donnée que les chers êtres du dehors étaient toujours en vie, — assurance toute sèche, mais où tant de joie était déjà contenue ! Nul n'était prêt à goûter cette joie mieux qu'Aubert. Il a comme une fringale de cordialités de famille. Dans la suite de ses jours solitaires, les dates qui passent lui ramènent les

14. Voyez la Revue du 1er août.

anniversaires, tristes ou joyeux, un deuil ou bien une fête. Le 4 novembre, il écrit en post-scriptum : « Et c'est pourtant ma fête ! » Un autre jour, il voit passer l'échéance de ses cinquante ans. Mélancolique pensée. Un jour, il est de garde ; c'est le 23 octobre, et c'est la date du mariage de sa fille, béni quelques années plus tôt par cet être angélique qui fut son élève, l'abbé Henri Pereyve. Cette fois, tant bien que mal, il a fallu qu'il en fit une fête, et, muni de deux bouteilles de Corton, tirées de sa cave et apportées à la barrière d'Italie, il a organisé une petite bombance, avec trois camarades, dans une guinguette près des remparts. On a bu, la larme à l'œil, aux époux lointains !

Et les petits-enfans ! Un jour, place de la Bastille, il a vu, hésitant à passer la rue, une dame, avec une petite fille, grande comme une des siennes. Il dit : « Je me suis offert à porter la fillette, pour tenir un instant dans mes bras un être qui me rappelât mes petits chéris. »

Voilà où il en était, quand les nouvelles lui sont venues. La lettre que voici, la scène qu'elle évêque me semblent faire partie du tableau du Siège, de la psychologie du Bourgeois de Paris dans sa sinistre séquestration :

« Que vous êtes de bons et aimables enfans, mes chers amis ! Quelle joie vous m'avez donnée au milieu de tant d'amertumes ! Dans la soirée de mardi, j'étais blotti chez moi, bien tristement, et je m'étais endormi sur mon divan ; à onze heures, deux gros coups de sonnette me réveillent. Je cours à ma porte, et j'y trouve un employé du télégraphe, qui m'annonce une dépêche d'Angers. C'était à n'y pas croire ! Vous dire avec quel singu- 848
lier mélange de joie et d'angoisse j'ai brisé l'enveloppe, c'est bien inutile ; j'avais tant à espérer et tant à craindre ! Votre phrase si bien rédigée m'a ravi. J'ai remercié Dieu, qui m'envoyait ce soulagement ; la soirée s'est continuée assez longtemps, dans un bien-être moral que j'étais heureux de vous devoir. Lorsque, le lendemain, j'ai fait part de ma joie à Girard et à mes collègues, leurs complimens m'ont touché. En sortant de classe, il a fallu prendre son fusil et partir pour vingt-quatre heures aux remparts ; là encore, j'ai reçu bien des félicitations et fait bien des envieux ; en une heure, de bouche en bouche, la nouvelle a circulé, et on est venu me regarder rien que pour voir un homme qui avait reçu une lettre. Je n'exagère rien, ce que je vous dis là est la vérité pure. Souffrir au point de vue matériel est certainement douloureux, quoique, en somme, jusqu'ici, j'aie

à peine éprouvé les tiraillemens d'une nourriture médiocre ; mais souffrir dans ses affections les plus vives et les plus profondes, ne pas oser penser même à ses enfans, de peur que le découragement et presque le désespoir ne vous prenne, c'est le supplice que je n'oserais pas souhaiter à mon plus cruel ennemi. Ce pauvre X… est venu, comme beaucoup d'autres, me complimenter ; lui aussi il a sa femme et sa fille en Touraine, son fils dans l'armée de la Loire. « Vous avez du calme pour deux mois, » me disait-il ; et en parlant ainsi, ses yeux étaient pleins de larmes ! Songez que, depuis le siège, c'est-à-dire en deux mois, cinquante personnes à peine avaient reçu des lettres, et que M. Thiers n'avait consenti à se charger que d'une vingtaine de billets. Vous pouvez donc vous dire, mes chers enfans, que vous avez fait un heureux, bien heureux. Comme toujours, vous avez été pour moi d'une affection attentive et fidèle dont je vous remercie bien profondément. » (18 novembre.) Il avait « du calme pour deux moisi ».

X

Dès le milieu de novembre, s'effacent les lugubres souvenirs de l'émeute, du passage de Thiers, des espérances évanouies. On discute encore sur la capitulation de Metz, et l'on pèse les responsabilités possibles :

« Vous savez, sans doute, quels bruits circulent à propos de la capitula- 849
tion de Metz ; l'honneur des généraux en serait fort maltraité ; on parle de marché misérable, de trahison. Dans ces malheurs que nous traversons, il ne faut pas s'étonner de ces agitations. Qu'y a-t-il de vrai ? Je ne sais qu'en penser. On se refuse à croire de pareilles monstruosités. Cependant, le passé du maréchal Bazaine n'est pas parfaitement net. Quant à moi, j'estime que les gens honnêtes doivent suspendre leur décision. On finirait par n'oser plus croire à la probité et à l'honneur. »

On travaille à la défense avec acharnement ; on prépare la Garde nationale à un rôle plus actif. D'heureux bruits sont venus de province. Les âmes des braves gens sont solides. On s'attend à de graves événemens. Aubert profite de ses quinzaines de liberté pour continuer avec audace ses explorations de banlieue. Nous le retrouvons à Aubervilliers, où il couche chez un ami, aux Hautes-Bruyères, une autre fois à Nogent.

« Hier, j'étais aux Hautes-Bruyères et regardais tirer le moulin Saquet. Le tir est déjà bon, mais les pièces m'ont paru d'une portée faible. Pendant une heure au moins, il a défilé devant nous un convoi prussien, passant un peu au-delà de Choisy-le-Roi par Rungis et Fresnes pour rejoindre Versailles. Il y avait quatre à cinq cents fourgons. Quelques pelotons de uhlans escortaient le convoi. On aurait pu tirer des Hautes-Bruyères, mais à cette distance le tir manque de précision et de réelle utilité.

« Lundi, j'avais pris la route de Champigny ; on peut aller maintenant en chemin de fer jusqu'à Nogent, sur la route de Vincennes. Après une visite au fort de Nogent, je suis revenu à Joinville, pour voir où avait eu lieu l'engagement de Champigny. C'est la Faisanderie qui a attaqué le village et délogé les Prussiens. Une manœuvre de mitrailleuses bien dirigée a jeté bas bon nombre de fuyards. Quelques maisons incendiées attestent que la lutte a été rude. Pendant que je fouillais avec ma lunette tous les recoins du village et des environs, je voyais à travers la prairie les manœuvres des francs-tireurs, courant deux à deux et allant débusquer les sentinelles ennemies. cette guerre est la seule qui soit possible encore autour de nos murs. » (18 novembre.)

Le lendemain il part pour le fort d'Aubervilliers et y reste deux jours. Tout va bien, en somme. La nouvelle de la victoire d'Orléans a ragaillardi les Parisiens. Car tout l'espoir raisonné est dans l'action commune des assiégés et de l'armée de secours.

Mais la première lettre que nous ayons de décembre marque le premier coup de déceptions cruelles[15]. Cette lettre commencée le 4 et finie le 8 est comme un écho vivant des événemens. Le 4, le Parisien est sous le coup des batailles sanglantes de la Marne, un peu déçu par les résultats, confiant encore ; mais entre la première et la seconde partie de la lettre, sont tombées les mauvaises nouvelles. La victoire d'Orléans n'a pas eu de lendemain : dans une note d'une ironique courtoisie, Moltke a appris à Trochu la défaite. Voici, dans quelques lignes, la sensation de ces cruels

15. Aubert a joint à sa lettre deux numéros d'une petite feuille imprimée qui paraissait le mercredi et le samedi sons ce titre : LETTRE-JOURNAL DIS PARIS. Gazette des absens (imprimée par Jouaust et vendue au Figaro, rue Rossini). Plusieurs des lettres suivantes seront écrites sur les dernières pages de ces numéros, laissées libres pour la correspondance.

événemens. Entre le premier et le second fragment de la lettre, l'écriture même est changée. Elle devient lâchée, hâtive, comme haletante :

« Depuis la lettre que je vous ai envoyée hier, rien de nouveau n'est survenu, et le Journal officiel, dont on attend le rapport avec impatience, ne s'est pas encore expliqué. Nous restons donc sur cette impression de deux bonnes journées, dans l'attente de celles qui suivront. L'opinion n'est ici ni exaltée, ni découragée ; on est résolu, on a confiance ; on sait cependant que de mauvais jours peuvent reparaître, et que l'heure de la délivrance n'est pas encore arrivée. Les combats du 30 novembre et du 2 décembre ont coûté cher, quoique les pertes de l'ennemi soient énormes en comparaison des nôtres. Le temps s'est subitement refroidi ; il gèle fortement, et l'armée du général Ducrot est redescendue à Vincennes pour bivouaquer dans le bois. Nos braves amis devaient souffrir beaucoup, sur les hauteurs, d'une température aussi rigoureuse. Toute la question est dans l'arrivée plus ou moins prompte, plus ou moins opportune des armées de secours. Où est l'armée de la Loire ? Où sont les troupes de Bourbaki ? Quelles forces se sont détachées d'ici pour les arrêter dans leur marche ? Quant à nous, il résulte de l'expérience tentée que l'armée du général Ducrot est bonne, que notre artillerie est notablement supérieure à l'armée prussienne ; dans une situation où nous pouvions les atteindre, leurs boulets tombaient à deux cents mètres des lignes fran- 851
çaises, ce qui n'empêche pas que la lutte ne nous ait coûté des pertes sensibles. Nos soldats ont montré tout le courage, toute la solidité des vieilles troupes, elles ont soutenu le feu avec autant de sang-froid qu'elles montraient d'élan et d'ardeur dans l'attaque à la baïonnette. Non seulement le gouvernement leur rend cette justice, mais les blessés eux-mêmes reviennent aux ambulances avec une fermeté et une satisfaction vraiment touchantes. Vous n'imaginez pas quel luxe de secours on a organisé pour les recueillir et les ramener ; on ne rencontrait dans Paris que des voitures consacrées à ce service ; d'abord les voitures des ambulances, très bien organisées ; ensuite des omnibus, des voitures de déménagement, des voitures de maître, des fiacres, où le drapeau de la Convention de Genève, blanc avec une croix rouge, ou une simple croix rouge peinte sur les panneaux, devaient faire respecter aux belligérans le service des blessés. Hier encore ces transports continuaient. On a surtout apprécié le service des mouches, mises en réquisition pour transporter nos braves

amis. Tous les médecins sont consignés et à leur poste ; les sœurs de charité vont du champ de bataille aux hôpitaux ; deux cents frères des écoles chrétiennes, sous la conduite du frère Philippe, accompagnent les… »

Le texte s'arrête brusquement et reprend après un blanc : « . Cette lettre était commencée dimanche et je comptais vous l'envoyer lundi ; l'attente de nouvelles plus complètes m'a fait retarder mon envoi. Mardi et mercredi, j'ai passé ma journée aux remparts. Mais quelle triste soirée mardi, à l'annonce qu'Orléans était repris et notre armée battue ! Une sorte de stupeur a accueilli cette communication ; mais Paris s'est promptement remis de cet émoi. On s'est dit qu'en fait de nouvelles, la loyauté des Prussiens pouvait paraître suspecte ; on a pensé ensuite qu'une armée comme celle de la Loire ne pouvait pas disparaître en quelques heures, que la perte d'Orléans n'entraînait que des conséquences limitées. Enfin, deux heures après, l'esprit public s'associait pleinement n la réponse du gouvernement. Vous savez mieux que nous, mes bons amis, ce qu'il y a de vrai dans ces communications. Depuis bientôt cinq jours, pas un pigeon n'est arrivé ici ; on attend avec calme et courage ; mais cette ignorance presque absolue est une épreuve dont vous ne pouvez pas mesurer l'amertume. » 852

Après cela, la correspondance est plus brève, moins fournie de détails ; il parait clairement que l'optimisme, désormais, représente à l'esprit un devoir plus qu'une opinion. La formule en revient brève, nette, très noble : « Personne ici ne songe à désarmer. Cette résolution inébranlable de Paris est-elle d'accord avec vos désirs, et voulez-vous la paix ou la guerre, c'est ce que nous ne voulons pas démêler. Dans les épreuves morales, alors qu'on ne peut pas s'entendre et se concerter à son aise, il suffit qu'à distance chacun fasse son devoir. Marcher devant soi est toujours la vraie route : on y retrouve ses vrais amis. »

C'est le ton de toutes les lettres.

Autour de la Noël, les combats furent très douloureux : un froid sibérien sévit pendant quinze jours. Il n'empêche pas notre curieux Parisien d'aller jeter un coup d'œil en banlieue :

« J'ai assisté à la bataille de mercredi des hauteurs de Belleville. Notre artillerie a fort malmené les Prussiens. C'était un feu roulant. Vous au-

riez été émerveillés comme moi du dévouement de tous. Malheureusement, l'attaque du Bourget n'a pas réussi, et quelques compagnies, entre autres un corps de marins, ont été fort éprouvées. Le lendemain jeudi, rien à signaler. La journée de vendredi s'est passée par un froid glacial. Pas un coup de canon du côté des Prussiens. On les voyait massés au Blanc-Ménil, deux grandes lignes noires, et en avant une série de pelotons échelonnés sur la côte, tout cela immobile comme des soldats de bois. De notre côté, on s'évertuait à travailler la terre pour ménager contre le Bourget une attaque moins périlleuse couverte par des tranchées profondes ; mais le sol est si dur que nos braves amis n'avançaient guère. Cependant, le fort d'Aubervilliers, le fort de l'Est et la batterie de la Courneuve tiraient sur les Prussiens, et au mouvement de leurs lignes qui, de temps en temps reculaient, il était facile de penser que notre tir les inquiétait.

« Le lendemain samedi, j'ai pu sortir de Paris, et je suis allé coucher à Aubervilliers. J'ai visité nos batteries établies dans la plaine et je me suis approché à cent mètres des travailleurs à cinq cents mètres du Bourget. Nos travailleurs avançaient lentement, mais sans être inquiétés. A la Courneuve, j'ai vu les fameuses locomotives blindées et nos batteries de marine. Mais tout sentiment de curiosité cédait à la profonde tristesse de voir nos soldats soutenir une si effroyable température. Des accidens 853
graves se sont produits en assez grand nombre ; on a dû évacuer des hommes dont les pieds s'étaient congelés dans la tranchée. On a beau les couvrir, leur donner du bois et une nourriture solide ; il serait impossible de prolonger la lutte active, si le temps ne devenait plus clément. Hier déjà il faisait moins froid ; aujourd'hui, il y a une amélioration sensible. » (Lundi 26 décembre.)

Et le Parisien se soutient. Pourtant, on s'aperçoit que sa santé finit par souffrir, et que ses forces baissent. C'est de quoi il parle peu. Il ne s'attarde pas à gémir sur le jeûne forcé. Nous n'y pensions guère ! Il s'amuse çà et là à noter le prix fantastique des denrées, à titre de curiosité, et voilà tout. Dès septembre, le beurre vaut 6 francs la livre. En octobre, un poulet 18 francs et une oie 30 francs. (La même oie valait 100 francs à Noël.) Le charcutier du coin n'a plus en montre que quelques morues ; Aubert s'en paie une. Un jour, il achète un chou, un autre jour un pied de céleri.

Il faut bien s'ingénier : dès le 13 octobre, on n'a plus que 100 grammes de viande par jour : « A peine pour sa dent creuse ! »

Qu'importe ? « On se serrera un peu le ventre, et vous nous trouverez un peu maigris. » Vers la fin, il dit : « Bah ! nous n'avons pas encore mangé nos semelles de bottes ! » — et il fait cette réflexion philosophique : « Manger mal et mal dormir, on s'y fait, et pour mon compte, je suis confondu du peu qui est nécessaire à la vie ! »

Où est le gourmet d'autrefois ? — Est-ce bien lui qui pousse vers les absens ce cri du cœur : « Je mangerais bien dix ans du cheval pour avoir un mot de vous ! »

XI

A la fin de décembre, la population ne doutait pas que Paris serait bombardé. Dans les grandes crises, le peuple a vite fait de deviner sans erreur la volonté des maîtres de l'heure. Ainsi voyait-il approcher ce que nos pédans et barbares ennemis appelaient le « moment psychologique. » Pourtant, Aubert croit devoir rassurer sa famille : il ne juge pas, jusqu'à nouvel ordre, le bombardement direct de la ville possible, « sauf du côté de Neuilly. » — Ce qui peut y faire croire, c'est que l'artillerie ennemie 854
bombarde les forts : « Plus de 3 000 bombes ont été lancées sans résultat appréciable ; les obus portaient mal et tombaient le plus souvent en avant des forts. Nous avons eu huit morts et cinquante blessés, dont quatre officiers de marine. C'est à recommencer. Mais je vous défie d'imaginer une pareille musique ! De huit à dix heures, le bruit était formidable. C'est seulement à cinq heures qu'on a su le résultat. Paris ne s'est ému en aucune façon de ces menaces. On veille et on est sur ses gardes. »

On se plaint bien plus du froid. La misère du peuple est digne d'une grande pitié. Le 31 décembre, Aubert est de garde : il a devant lui la plaine morne et glacée : « C'est là, dit-il, que je verrai finir cette sinistre année. »

Pourtant le 5 janvier 1871, la douce âme poétique de l'empereur Guillaume s'était épanouie en ce billet fameux adressé à sa pieuse épouse : « Le bombardement de Paris a commencé aujourd'hui, par un

splendide soleil d'hiver. »

Le bombardement fut accepté par la ville avec un calme et une gaieté que tous les historiens ont constatés. Le temps était beau, le froid beaucoup moins vif, et chacun voulait voir le nouveau spectacle inédit que l'ennemi nous donnait. Je me rappelle moi-même avoir fait des patrouilles pour empêcher les curieux de s'approcher des lieux où les obus tombaient le plus dru. Aubert écrit :

« Mes bons amis,

« Nous venons de traverser une rude journée ; le bombardement direct de Paris est commencé ; dans la nuit de mercredi, vers onze heures, les Prussiens ont ouvert le feu et jusqu'au lendemain six heures du soir, ils l'ont entretenu avec une régularité édifiante. C'est notre quartier qu'ils ont honoré particulièrement de leur attention ; par-dessus les forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy, ils faisaient pleuvoir des obus sur la rue Mouffetard, Montrouge, le cimetière Montparnasse, et une partie de Grenelle. Quelques projectiles sont tombés sur le boulevard Saint-Michel, à la hauteur de l'Ecole des mines, et sur le Luxembourg. Comme tapage, c'était effrayant. Comme résultat, sur les édifices et sur les maisons particulières, il en reste à peine une trace ; quant à la population, trois ou quatre personnes ont été atteintes, malgré la curiosité qui attirait à ce spectacle une foule innombrable de curieux. Ces obus sont de proportion énorme : 55 centimètres de hauteur, 33 de diamètre ; vous voyez que nos chers ennemis ne nous traitent pas légèrement.

« Aujourd'hui, tout est rentré dans le calme ; c'est à peine si, de loin en loin, un coup de canon se fait entendre. Pour avoir été bombardés, nous ne nous en portons pas plus mal. Décidément, c'est à recommencer. Un de mes élèves montrait ce matin en classe à ses camarades l'éclat d'obus qui était tombé dans son jardin ; l'épaisseur de ces projectiles est considérable ; mais quand on n'est pas surpris, il est facile de s'en garer, et un long sifflement avertit les promeneurs. En somme, à tout cela, rien de grave ; si l'incendie ne se met pas de la partie, nous en rirons tout à notre aise. Mais hier, avec nos fontaines gelées, une pluie de pétrole nous aurait beaucoup gênés. » (6 janvier 1871.)

Aubert s'inquiète bien plus des nouvelles menaces d'émeutes :

« Quelques agitateurs ont voulu profiter de cette démonstration pour afficher leur éternelle Commune ; partout on a arraché leurs placards rouges, et si l'envie leur prenait d'aller plus loin, quelques coups de fusil régleraient le compte de ces misérables. » — Ce n'était pas encore le dernier mot de ses tourmens ! — « Voilà le dégel arrivé. Les pigeons se décideront-ils à reprendre leur vol vers Paris ? Ces chers petits oiseaux sont frileux, et dès qu'ils ont froid aux pattes, ils se remisent. C'est pourtant notre plus cruelle souffrance. » Après ces longs mois passés dans l'ignorance, l'angoisse se complique ; on n'ose même plus désirer savoir : « L'inquiétude me fait reculer à la seule pensée d'un nom. Où êtes-vous ? Qu'un mot me rendrait heureux ! Et encore, qui sait ? »

Le quartier Latin continua les jours suivans a recevoir un grand nombre d'obus. La Sorbonne, l'Ecole normale, le lycée Henri-IV furent atteints, et nombre d'édifices des environs. Le lycée Louis-le-Grand fut épargné, ou à peu près[16]. Mais l'École Sainte-Barbe qui lui est contiguë avait eu plus que sa part. Le 9 janvier, M. Girard avait dû installer un dortoir, pour 856
ce qui restait d'internes, dans une des caves, et s'était installé lui-même avec sa famille dans la cave voisine.

Le mercredi matin 11 janvier, sur ordre du Ministre, tous les lycées de la rive gauche durent fermer leurs portes. A huit heures, comme de coutume, ce jour-là (que je ne puis oublier), Aubert était venu faire sa classe. J'ai raconté ailleurs cette dernière classe[17], — comment Aubert, quand nous fûmes assis sur nos bancs, — nous étions six en tout, si j'ai bonne mémoire, — prit un livre, et, ainsi qu'il faisait souvent, se mit à lire et à commenter. Le livre était un Thucydide, et le passage choisi, le discours de Périclès sur les jeunes Athéniens morts pour la patrie. Jamais Aubert ne fut plus éloquent. Après qu'il eut fini cette magnifique leçon de patriotisme, il nous annonça sans phrases que le lycée, jusqu'à nouvel ordre, fermait ses portes, — et il nous embrassa tous les six.

16. La vieille supérieure de l'infirmerie, sœur Adrien, qu'ont connue tant de générations de lycéens, se rappelait nettement qu'un obus était tombé dans le jardin de l'infirmerie, après avoir ébréché seulement la corniche d'un bâtiment. On n'en parla pas. — Sur le bombardement de Sainte-Barbe, voir : Histoire de Sainte-Barbe, par Clovis Lamarre, 1900.

17. Le Correspondant, 10 février 1915.

Quant à lui, à peine libre, il reprit ses explorations. Voici, je pense, la dernière :

« J'arrive à l'instant d'Aubervilliers où j'ai passé deux jours, et j'apprends que l'ennemi a continué sur nos quartiers son œuvre de bombardement. Ma rue n'a pas été visitée de nouveau, mais à partir du boulevard Saint-Michel, et de la rue des Ecoles, c'est toujours la même pluie de projectiles. Je vous écris en toute hâte pour vous rassurer à mon égard. Demain, c'est-à-dire dimanche 15, je vous écrirai plus longuement. Les dommages matériels, quoique sérieux, ne mettent pas en danger le quartier. Malheureusement, il y a eu quelques victimes. C'est une œuvre de sauvages, qui ne restera pas impunie. Ma lettre de demain sera remise lundi à la poste, pour que son départ soit plus assuré. Ne vous inquiétez pas, et soyez certains que je prendrai pour moi toutes les précautions nécessaires.

« J'ai assisté cette nuit, dans la plaine Saint-Denis, à un engagement qui a duré trois heures. Les Prussiens ont attaqué la Courneuve et Drancy, avec force artillerie. Ils en ont été pour leurs frais. Ces combats de nuit ont un aspect terrible ; mais l'obscurité rend le tir moins sûr et moins meurtrier. On s'attend toujours à une grosse affaire ; mais tout est subordonné aux nouvelles que nous recevrons de vous. » 857

Enfin, il y a une dernière lettre écrite pendant le Siège. Il faut la lire tout entière pour se figurer au vrai la force d'âme incroyable des assiégés de Paris, exténués de faim et de froid, séparés du monde depuis quatre mois, bombardés à mort depuis trois semaines, — leur résolution inébranlable, et qui durait encore après la bataille de Buzenval, après l'émeute du 22 janvier. Il faut la lire avec fierté, avec respect :

« Mes chers enfans,

« Deux mots seulement. Nous venons de passer une triste semaine. A la journée du 19, le pauvre Trochu a perdu la tête, et sa dépêche désolée était une inconcevable exagération. Nos pertes sont peu sensibles ; on les évalue à 1 500 hommes ; c'est beaucoup, si l'on compte le deuil et les larmes ; ce n'est rien en comparaison du sacrifice qu'il faut accepter. Quant à l'émeute de dimanche, elle a duré vingt minutes, deux décharges, quelques victimes, tout a été fini. La question des vivres seule est grave. — Je ne vous parle pas de Chanzy ; vous en savez plus que moi… Le général

Vinoy remplace Trochu. Il ne me paraît pas possible que ce brave général ait accepté seulement le triste devoir de signer la capitulation de Paris. On va donc se battre à outrance, Nous jouons notre dernière carte. S'il faut un miracle, d'honnêtes gens peuvent le demander à Dieu. La ville de Paris se doit à elle-même de ne pas offrir seulement à la patrie la résignation de son appétit aux abois. Ne nous dissimulons pas la gravité du péril ; chacun de nous peut y tomber. — Vous savez si je pense à vous ; pensez à moi, et priez Dieu pour la France… » (23 janvier 1871.)

Une semaine de plus. Toute cette fièvre, tout cet héroïsme s'éteint, et ne laisse plus vivant qu'un seul désir angoissé : avoir des nouvelles, — savoir : « Je n'ose penser. J'attends avec un sentiment d'angoisse que je n'ose exprimer. Je recueillerai tout mon courage pour ouvrir la première lettre. » (2 février.)

Cette première lettre arriva le 7 Aucune douleur personnelle ne s'ajoutait aux malheurs de la patrie. Tout allait bien. Les cœurs restaient brisés, les espérances confondues, l'avenir noir. Mais enfin on pouvait se reprendre à vivre, et la tragédie semblait finir.

Il restait le lugubre épilogue. 858

XII

Le 13 février, Aubert reprend ses classes par quinzaines, à la façon du Siège. La correspondance avec la province met longtemps à se rétablir régulièrement ; mais on se contente de peu, après de telles privations. On est au courant des faits et gestes des êtres chers, et c'est le principal. L'entretien se renoue, doux, familier, intime entre le père, les enfans, les amis, sur les santés, les projets, les détails sérieux ou plaisans de la vie de chaque jour. Il y a un tel ressort dans l'homme qu'il se reprend à sourire au sortir des ombres de la mort. La belle humeur d'Aubert reparaît et même son bel appétit. Il ne craint pas de corser sa lettre de quelques détails gastronomiques, pot-au-feu, rôtis, — une certaine dinde dont l'eau nous vient à la bouche. Cela se rencontre, dans ses lettres, avec les tristes souvenirs, et aussi avec les graves et doux conseils de travail, d'économie, d'amour du devoir.

Enfin, il retourne à Angers à la fin de février, et tous les liens de la vie de famille sont renoués. C'est un peu de joie. Pourtant, l'image des malheurs publics n'est pas loin. En revenant de son voyage, Aubert la retrouve péniblement sur sa route.

« D'Orléans à Paris, vous ne pouvez rien concevoir de plus triste. Aux Aubrais, les Prussiens sont encore occupés à déménager ; mais des Aubrais à Paris, la ligne est encore sous leur surveillance. A Artenay, on nous a fait reculer d'un kilomètre pour rentrer en gare et laisser passer un général prussien. » — A Paris, l'encombrement est extrême : « Cinq fiacres pour trois cents personnes ; on loue une voiture à bras, et on suit à pattes son commissionnaire. » — Mais c'est Paris, vivant et renaissant. Quoi ? Il y a même des théâtres et des concerts : « Pour moi, dit Aubert, cette idée ne m'est pas encore entrée dans la tête. Je ne blâme pas ceux qui s'amusent ; je les laisse faire et ne leur porte pas envie. »

Mais il retrouve la vie qu'il aime, sa maison, son travail : « J'ai défait ma caisse, planté mes fleurs, déballé mes pommes. » — Et voilà que reprend la bonne et salutaire routine des devoirs professionnels, non plus à la volée comme pendant tant de mois, mais régulièrement. On a chanté la messe du Saint-Esprit, et les classes régulières vont rentrer officiellement. 859
Et comment rêver à de nouvelles misères ?

Cette lettre est du 14 mars 1871.

La même semaine, les nouvelles misères ont commencé leur lamentable cours, et combien plus lamentable que celui des jours du Siège ! Aubert va continuer à écrire pour informer sa famille des événemens ; mais combien son ton est changé ! « On vit tristement, et ce mélange de douleur et de honte est doublement pénible. » Mais sa sensibilité et son observation pittoresque ont vraiment de quoi s'exercer :

« Rien de nouveau, rien de plus que ce qui était, hier. La nuit s'est passée en fanfares pour tenir le peuple éveillé. J'ai peu dormi et ma bougie a beaucoup brûlé. On ne sait à Paris rien du dehors. Où est l'Assemblée ? Où est le gouvernement ? On les dit à Versailles, on les dit à Tours. Vous en savez beaucoup plus que moi. Nos ouvriers ont recommencé leurs promenades qui, bientôt, les lasseront. A quel exercice passeront-ils ? Contre une résistance qui ne se montre nulle part, ces barricades leur paraîtront

insensées, je l'espère. Il y en a place du Panthéon, place Vendôme, place de la Bastille, rue Saint-Martin, tout autour de l'Hôtel de Ville. Ce matin, une longue proclamation expose la vertu et l'innocence du Comité central ; une affiche convoque pour demain aux élections ; vous comprenez que je n'y paraîtrai pas. Le bruit court que vingt bataillons s'étaient dirigés sur Versailles. J'en doute, la perspective d'y rencontrer quelques Prussiens les aura fait réfléchir. Nous sommes toujours dans la même disposition, attendant les ordres de l'Assemblée. Qu'elle agisse, qu'elle décide, nous obéirons. Mieux vaut prendre son temps et ne pas venir chercher ici une défaite qui aggraverait les choses. Que vont faire les Prussiens ? J'espère qu'ils ne se réengageront pas dans la lutte qui, il est vrai, sera sans danger. Vous imaginez que toutes ces pensées sont bien noires. Ah ! ma bonne quinzaine d'Anjou ! » (20 mars.)

Il espère un instant que la population saine de Paris va résister, ainsi qu'elle l'avait fait au 31 octobre. C'est le jour où la Commune a versé le sang de braves citoyens sans défense : « On vient de tirer, place Vendôme, sur une manifestation sans armes, composée de bourgeois, et les plus tristes bruits circulent. Assurément, le sang a coulé. Les boutiques se ferment. Les gardes nationaux prennent les armes. On va se défendre. » (22 mars.) — Il y eut, en effet, des tentatives de résistance, avec bravoure, mais sans direction. Aubert endossa son uniforme, négligé depuis deux mois.

« J'aurais voulu vous écrire hier, mais il m'a fallu endosser mon uniforme et passer la journée entière sous les armes. Grâce aux efforts d'honnêtes citoyens, nous nous sommes réunis dans notre quartier même, et nous avons occupé en force l'Ecole polytechnique. Le 21e et le 59e étaient massés là, au nombre de mille hommes environ. Vers cinq heures, deux bataillons dissidens ont demandé à se joindre à nous, et nous les avons accueillis. Notre quartier est désormais à l'abri d'un coup de main. A Saint-Germain-l'Auxerrois, treize bataillons du Comité central se sont présentés rue de Rivoli, en face du jardin ; imaginez un pêle-mêle de fous, de coquins et d'imbéciles. Ils ont braqué et chargé deux canons en face de nos amis qui n'ont pas bougé ; une heure après, de braves gens étaient intervenus. Le Comité central abandonné par sa troupe restait impuissant à engager le combat ; d'un commun accord, on convenait de faire

les élections jeudi, dans les termes prescrits ou acceptés par l'Assemblée nationale ; c'était la proclamation de l'amiral Saisset qui avait enfin gain de cause. Le Comité maintient ses élections pour dimanche ; on le laissera s'agiter. Ils vont se dissolvant chaque jour. La question semble donc se résoudre ; la soirée a bien fini ; la matinée est bonne. Nous éviterons une bataille, mais quel métier ! » (25 mars.)

Ce beau mouvement tournait en désordre et confusion. « En quelques heures, revirement complet. Les élections qui pouvaient avoir lieu jeudi, avec assentiment de l'Assemblée, étaient maintenues à dimanche par ordre du Comité central. Bon nombre d'hommes d'ordre ont voulu tenir leur parole et se sont décidés à voter quand même, pour éviter l'effusion du sang. » Aubert n'en voulut rien faire : « Je me suis abstenu, décidé à me maintenir sur le terrain légal, d'accord avec l'Assemblée. D'ailleurs, ce n'est déjà plus un Conseil municipal que l'on prétend avoir élu, c'est une Assemblée commune. Toutes ces folies sont déplorables et honteuses. »

Après ces dérisoires élections, la tyrannie de l'émeute s'établit avec tous ses excès puérils et violens. Pendant les premiers jours, Aubert n'ose plus écrire, ou n'écrit que quelques mots, et recommande qu'on lui réponde seulement : « Nous allons bien, ou mal. » 861

XIII

Bientôt il trouva moyen de recommencer sa correspondance, et nous le suivons jour par jour. Le vieux lycée s'est ressenti, dès le début, du désordre public. C'est le grand souci d'Aubert. Ici, j'ai la bonne fortune de pouvoir recourir, en même temps qu'à ses lettres, à celles de M. Julien Girard : elles sont belles, vaillantes et touchantes. Il y est sans cesse question d'Aubert. C'est une noble chose de voir comme ces bons citoyens ont jusqu'au bout poursuivi sans trembler l'accomplissement de leur devoir. Le gouvernement légal ne leur avait pas ordonné de cesser les classes ; il leur restait encore des élèves assez nombreux, « la valeur, dit M. Girard, d'un bon petit lycée de province. » A ceux-ci s'ajoutaient bientôt les élèves fugitifs du petit lycée de Vanves, chassés par la brutalité des fédérés.

Et les maîtres ? Il en restait fort peu. Persévéreraient-ils jusqu'au bout ? M. Girard s'efforçait de les retenir, sans savoir s'il y réussirait. Ils avaient leurs défauts naturels, que les circonstances n'avaient pas adoucis. Celui-ci se blesse de tout : « C'est un crin. » Un autre trouve difficile de faire une classe avec le tapage que font les fédérés logés dans une des cours du lycée ; et peu à peu ils reprenaient leur liberté les uns après les autres. Aubert fut, jusqu'en mai, le plus ferme soutien de son proviseur.

Le lycée n'a guère un jour de calme. Ce sont sans cesse les visites des officiers fédérés, de la municipalité, d'autorités improvisées, de personnalités mal définies. Dès le 30 mars, la mairie réquisitionnait les grandes salles dont peut disposer le lycée pour tenir des réunions publiques. D'ailleurs, on n'en tint pas. Mais la crainte pesait, et devait s'aggraver encore.

Aubert n'eût pas été lui-même, s'il n'eût repris, malgré tout, ses habitudes du Siège, les sorties plus ou moins subreptices, les tournées de banlieue. Il eut la chance de trouver à Joinville-le-Pont une brave buraliste « fort polie, fort complaisante, » et quelque peu héroïque, qui lui fit passer ses lettres, et à laquelle nous devons de connaître ses beaux récits. Et l'on verra que sa bonne plume n'épargnera pas les membres de la Commune, « les uns violens, les autres faibles, tous réunis par le fait qu'ils sont compromis, et qu'une transaction ne pourrait avoir lieu sans qu'ils fussent soumis à l'action des lois. » 862

Voici le début de leur règne :

« L'entrée de Paris est interdite à toute troupe régulière ; tous les citoyens valides sont enrôlés dans la Garde nationale. Ils ont nommé à tous les ministères ; les scellés sont apposés sur la caisse des Compagnies d'assurances ; les entrepôts de tabac saisis sont au pillage ; la monnaie requise et frappée ; les postes arrêtées, même pour Paris. Déjà des réquisitions frappent les marchands de denrées alimentaires, charcutiers, épiciers, cabaretiers. Corazza, au Palais-Royal, nourrit par jour cent frères et amis. Ils prennent partout où ils peuvent prendre, mais ce grattage ne saurait durer longtemps ; l'administration de Versailles, en suspendant tous les services, leur a partout coupé les vivres ; l'octroi, sur lequel ils comptaient, ne fournit que des sommes relativement insignifiantes. Ce n'est

pas cent ou deux cent mille francs qu'il leur faut par jour, c'est cinq ou six millions par semaine, pour payer le courant… De gré ou de force, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, le pillage leur est imposé comme une nécessité absolue. En auront-ils le temps ? Là est toute la question.

« Quelle est au fond la situation vraie ? ceci est plus difficile à déterminer. Moi qui ne suis pas dans les coulisses, je ne peux vous donner qu'une appréciation toute personnelle. Il n'est pas douteux que Paris ne soit las de cette servitude, et ne se sente profondément humilié ; cette impression de la bourgeoisie commence à s'étendre au peuple ; on rencontre plus de blouses et d'ouvriers en journée ; les femmes d'ouvriers poussent leurs maris à rentrer dans les ateliers ; les processions de gardes nationaux armés sont regardées par tous avec un mépris évident. Mais de cette désapprobation tacite à une résistance ferme, énergique au besoin, la distance est encore considérable. C'est toujours le danger qui retient : « Ils ont des canons, » voilà le grand mot, et cet épouvantail retient beaucoup d'honnêtes gens. On souffre, mais on ne veut pas courir le risque de mourir. — En attendant, le Comité arrête ceux-ci, ceux-là, sous les prétextes les plus futiles ; il veut des otages qui garantissent la sécurité des plus compromis. Du reste, il faut bien le dire, la division commence à se mettre parmi ces malfaiteurs, et déjà on peut distinguer chez eux trois partis tranchés, qui, par la force des choses, s'attaqueront et se détruiront. La question de temps seule est grave, et il importe que cette extermination 863
mutuelle ne soit pas achetée par de grands malheurs publics. Quoi qu'il en soit, on compte parmi eux trois opinions tranchées : les partisans de la Commune, qui exagèrent les franchises municipales ; ceux-là ne sont que des imprudens ; les socialistes, dont la doctrine va droit à bouleverser la société en attaquant les seuls principes qui la soutiennent ; enfin, une véritable horde de misérables qui n'ont des anciens Jacobins que la paresse et les vices. C'est à eux que la société devra son salut par l'imminence du péril qu'ils lui feront courir. Déjà, ils sont les plus forts ; la terreur qu'ils inspirent au Comité central commence à se faire sentir ; on les reconnaît à ces visages sinistres dont l'aspect ne frappe les regards qu'à certaines époques de trouble profond et de commotion violente. Un peu de patience encore, et la population ne les confondra plus avec personne ; l'action des lois pourra s'exercer sur eux sans que personne se sente menacé. Voilà, autant que j'en puis juger, l'état réel de Paris, état grave, qui

semble appeler la guerre civile et rendre une collision armée inévitable. Mais à côté du mal, on commence à voir et à pressentir le remède ; entre les égarés et les méchans, la distance s'élargit. Vienne l'engagement matériel, et ceux qu'on croit si forts seront livrés par leurs excès mêmes.

« Hier, une démonstration violente a eu lieu dans mon quartier, sous mes fenêtres. De midi à trois heures, les clairons, les tambours appelaient aux armes la garde du Comité ; il faut bien le reconnaître, leur nombre était encore considérable, mais il ne s'agissait pas d'une bataille. Par un beau soleil, tout honteux, j'imagine, d'éclairer ces turpitudes, une trentaine, une quarantaine de bataillons se rassemblaient pour célébrer, autour du Panthéon, le triomphe de la Commune. Le drapeau rouge flottait déjà sur trois pavillons de l'Hôtel de Ville, aux Tuileries, au Palais de Justice, au Tribunal de Commerce, à tous les ministères ; Notre-Dame n'avait pas même été épargnée. On a voulu l'arborer sur le dôme du Panthéon ; à trois heures et demie, la croix a été sciée, une salve d'artillerie a annoncé la grande joie, l'heureuse nouvelle, et les bataillons ont défilé autour du monument. Beaucoup de fracas et de politique déclamatoire ; au fond, un gros désordre, une pensée de sang, l'excitation à la guerre civile. » (1er avril.)

Le 4 avril, une troupe de fédérés envahit le lycée. Un délégué de la Com- 864
mune somma le proviseur de livrer les armes qu'il tenait cachées. On fit une perquisition minutieuse, et l'on ne trouva rien. Les bataillons de la Garde nationale qui ne voulaient pas servir l'émeute s'étaient dispersés : les hommes et les fusils avaient disparu. La Commune prétendait les retrouver. Elle avait décrété la « levée en masse, » et tous les hommes de dix-sept à cinquante ans devaient par force prendre part à la guerre civile. Un fédéré ivre vociférait dans la figure du proviseur et des professeurs : « Je vous tiens pour responsables ! »

M. Girard savait fort bien que, du lycée, les serviteurs, les maîtres, les élèves que leur âge exposait à la levée étaient partis, — et parmi eux son fils. Il sut rester calme, ferme, courtois. La perquisition se renouvela deux fois. Entre temps, aux portes du pacifique lycée, des factionnaires montaient la garde. Et ce n'étaient pas là des plaisanteries ! La chasse aux réfractaires se faisait dans le quartier. Ceux qui ne voulaient pas obéir assez vite étaient poussés à coups de baïonnette dans le dos. M. Girard

l'a vu de ses yeux.

« Le gâchis augmente, dit Aubert, et se tourne en violences. La Commune, furieuse de ne pouvoir réussir dans ses attaques contre Versailles, essaie d'organiser à Paris une sorte de terreur. On a arrêté l'archevêque de Paris mardi dernier ; le matin, on arrêtait, rue de Sèvres, les PP. Olivaint et Caubert. Hier, c'est au curé de Saint-Sulpice qu'on s'en est pris ; il a été arrêté dans la sacristie. Notre curé de Saint-Séverin est aussi à la Conciergerie, ainsi que plusieurs chanoines. Des perquisitions ont été faites, aux Dominicains, sous mes fenêtres, chez les Jésuites de la rue des Postes et de la rue de Sèvres. Ce sont des gages que l'on cherche, et les personnes arrêtées doivent servir d'otages. » (7 avril.)

Au milieu d'avril, il reste deux cent cinquante élèves rue Saint-Jacques, presque tous externes. Le soir venu, « le lycée est triste, et ce vide est sinistre avec les bruits de fusillade et de canonnade. » — « Pourtant, dit M. Girard, nous faisons toujours la classe ! »

Aubert est resté seul des quatre professeurs de rhétorique. Il a réuni les deux divisions en une, et cela lui fait une quinzaine d'élèves. Il passe le meilleur de son temps avec son cher Girard, dont la sérénité souriante lui inspire une haute admiration. Leur parti est pris de garder et d'occuper, 865
jusqu'à la dernière limite, les pauvres enfans qui leur restaient confiés. Ils sont résignés pour cela à accepter des insurgés tout ce qu'il est impossible de refuser, mais de n'avoir avec le soi-disant gouvernement que les rapports strictement nécessaires ; ils ne consentiront jamais à reconnaître son autorité.

On reçoit toujours des visites ; c'est un « colonel » chamarré de galons, un problématique « ingénieur » qui pue l'eau-de-vie à dix pas. On leur fait l'accueil le plus poli et le plus calme. On s'en tire. Au départ, l' « ingénieur » prend Girard par le bouton et l'appelle : « Mon cher ami. »

Il faut bien aller à la mairie, pour débattre les intérêts du lycée. On y voit s'étaler, magnifique et familier, le citoyen Régère, tout à fait bon prince. Il dit au proviseur : « Vous ne connaissez pas le citoyen Vaillant ? Vous avez tort. Allez le voir de ma part. C'est mon ami ! » En rentrant, M. Girard écrit à son fils : « Je n'irai pas. S'il m'invite, je n'irai pas. S'il me somme, je lui exprimerai mon refus. Ce sera ma retraite, celle des professeurs,

la fin des classes. » Telle était la ligne que s'étaient tracée, au péril de leurs jours, ces maîtres si sages, si braves, l'honneur de l'enseignement français.

Ils n'allèrent pas jusqu'à l'extrémité qu'ils avaient prévue. La Commune sans doute les oublia. Girard tiendra bon jusqu'au bout. Aubert hésitait un peu.

« N'étant utile à rien ici, je suis quelquefois tenté d'aller vous rejoindre ; mais, à moins qu'une nécessité plus grande me chasse, il me semble que mon devoir est de rester. Toujours mêmes rigueurs contre les prêtres, sans que jusqu'ici elles aillent au-delà de l'emprisonnement, accompagné d'une nourriture misérable et du système cellulaire. On arrête ces malheureux, on les détient et on les relâche, quitte à les reprendre.

« Hier, la Commune a supprimé quatre journaux : le Soir, la Cloche, l'Opinion nationale et le Bien public. Vous comprenez qu'ils n'ont pas pour cela cessé d'exister. Quelques gamins les colportent dans la rue en criant : l'Avant-Garde ou le Cri du Peuple, et on a encore quelques nouvelles. D'ici deux à trois jours, la mesure qui atteint ces feuilles sera sans doute étendue à tout ce qui n'est pas communeux.

« C'est l'affaire d'Asnières qui a exaspéré la Commune : les Fédérés y ont 866
subi un rude échec, tant tués que blessés et noyés ; si le Dombrowsky n'avait pas couru au grand galop de son cheval pour faire fermer les portes, tous ses bataillons rentraient à Paris. Hier, on a enlevé Bécon, qui domine la Seine entre Courbevoie et Asnières, et cette position bien fortifiée gênera étrangement les insurgés. les Ternes, Levallois, Asnières deviendront inhabitables, et, comme les troupes occupent toute la presqu'île de Gennevilliers, de ce côté Paris sera sans défense. Le voisinage des Prussiens qui tiennent Saint-Denis ne permet au-delà aucun mouvement de troupes à la Commune.

« Quant à la vérité sur les pertes des Fédérés, elle commence à transpirer : Neuilly est encombré de blessés et de morts. Pour les blessés, on les ramène quand on peut, et, comme les chirurgiens même de troisième ou de quatrième ordre sont écartés des ambulances avec le plus grand soin, vous pouvez juger quelle assistance ils rencontrent. Les morts sont cachés dans les caves et dans les écuries, où on les entasse ; et, sous pré-

texte de rendre la défense plus rapide et plus sommaire, comme dit Cluseret, on brûle les habitations, afin de faire disparaître ces traces compromettantes. On fait, cependant, quelques enterremens à Paris : hier, c'était le convoi d'un pauvre garde national ; des immortelles à toutes les boutonnières et même au sein des femmes (c'est l'expression fédérale) ; quatre drapeaux rouges flanquant le corbillard ; dans la bière, un malheureux qui s'est fait tuer sans savoir pourquoi. Triste temps, passions bien aveugles ; en haut, des coquins capables de tout ; en bas, un peuple de moutons qui a entrepris de faire savoir au monde jusqu'où peut aller la patience, pour ne pas dire la lâcheté, qui est le vrai mot !

« Quel rôle jouons-nous ici ? En réalité, arrêtés ou non, nous sommes les otages de ces gens-là. Il va falloir subir un nouveau siège et achever le peu qui reste de pain noir. Que faire ? Mon ami Girard ne songe pas à fermer la maison. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne serons pas payés ce mois-ci. J'ai prévu ce cas, et vous n'avez pas à vous inquiéter. Mais beaucoup n'auront pas eu la même prévoyance et pourront être embarrassés.

« Je vous écrirai encore samedi, mes bons amis, et je porterai ma lettre à Clichy pour qu'elle vous arrive plus tôt. Adressez-moi toujours mon 867
courrier à Joinville ; dans cette direction, je suis toujours sûr de pouvoir sortir. Allons, de la patience et du courage ; tenons ferme contre l'orage ; ce qui arrive était inévitable. Quant à cet insensé de Jules Favre, qui stipulait que la Garde nationale resterait armée, il organisait d'avance la guerre civile. Du reste, quelle que soit la part de Paris dans ce crime national, souvenez-vous que nos murs sont le théâtre du combat, mais qu'en réalité, tout ce qu'il y a de taré et de perdu en France s'est donné rendez-vous ici ; sans compter ces bandits italiens et ces misérables Polonais qui sont venus faire ici la chasse à l'homme. Dire qu'une population n'a pas honte de ce servage, qu'elle n'en voit pas l'odieuse évidence ! Comme je souffrais mardi, à Joinville, quand je voyais, du fort de Gravelle, les Badois armés de longues-vues, et contemplant la bataille ! Où sera la fin ? Où est le remède ? Que faire pour le présent ? Comment préserver l'avenir ? On s'y perd, et la raison n'est pas moins troublée que le cœur. » (20 avril.)

A la fin d'avril, nouvelle descente des Fédérés au lycée. Le 30, ils sont

venus arracher de la porte cochère le drapeau tricolore qui avait continué d'y flotter, et ils ont ordonné au proviseur de le remplacer par le drapeau rouge. Girard est bien décidé, et Aubert l'approuve, il le laissera mettre par force, comme il a été fait au lycée Saint-Louis. Mais il ne le fera pas placer lui-même, quoi qu'il arrive. L'ordre ne se renouvela pas.

Ces dangers retiennent Aubert auprès de son ami, encore qu'il ait été fort souffrant. Il poursuit ses observations en banlieue, assiste à des combats, voit s'accumuler des ruines : « Les progrès de nos amis, dit-il, sont sensibles, mais lents. Ils prennent un village, un pâté de maisons, un pli de terrain. Leurs ouvrages se dessinent autour des remparts. Deux pensées les dominent : épargner leurs troupes et ménager Paris. » Et cependant, quel est, dans la ville, l'état des esprits ?

« Quant à l'intérieur de Paris, les nouvelles ne sont ni bonnes, ni mauvaises ; une lassitude générale se manifeste partout ; le commerce s'épuise en frais sans profit ; c'est pitié de voir les négocians sur le seuil de leurs maisons, regardant passer les acheteurs qui n'achètent pas… Les gardes nationaux montrent chaque jour moins d'ardeur pour le triste métier qu'on leur fait faire ; un bataillon presque tout entier, celui 868
de Ménilmontant, a été détruit il y a deux jours ; c'est une désolation dans ce quartier ; chaque jour amène de nouvelles victimes ; il faut compter par jour un à deux cents morts.

« Les mesures soudaines ou violentes se multiplient. Avant-hier, la Commune a fait arrêter Cluseret. Les uns disent qu'il a réussi à s'échapper ; les autres prétendent qu'on a pu mettre la main sur ce drôle. Des bruits très divers circulent ; on parle de trahison ; on parle d'orgies honteuses faites au ministère de la Guerre. En attendant, on enlève les jeunes gens dans leurs maisons, dans la rue, pour les conduire aux forts où ils sont gardés à vue ; ceux surtout qui avaient servi sont saisis et emmenés sans pitié ; il est vrai qu'on les nomme officiers, mais pour peu qu'ils bronchent, on tire dessus. Ah ! ils voulaient nommer leur général en chef ! Aujourd'hui, on ne leur permet même plus de nommer un caporal. Il faut voir les figures des chefs, colonels, commandans, officiers ; au coin d'un bois, rien qu'à les voir, on cacherait sa bourse et on chercherait un revolver. Non ! non ! jamais pareille humiliation n'aura été infligée à une ville ; la seule pensée d'une servitude aussi complète et aussi patiemment subie

fait horreur.

« Ce qui frappe surtout, c'est que le retour à des idées sensées ne s'annonce pas comme prochain. Hier, sur les buttes Montmartre, j'entendais les conversations de toute cette foule ; à chaque décharge d'artillerie, on entendait : « Ah ! c'est nous qui tirons ! » et quand le coup semblait bien tiré, on applaudissait. Je me disais en moi-même : « Non ce n'est pas nous, c'est un tas de coquins qui a réussi à armer des fous. » Tant que nous ne serons pas revenus au sentiment de la loi, Paris ne pourra être gouverné que par la force. Je ne vous parle pas du vertige d'idées irréligieuses qui s'est emparé de Paris ; tous n'en sont pas atteints, mais outre un certain nombre de bourgeois, depuis les petits boutiquiers jusqu'aux derniers de la classe ouvrière. cette fureur a tout entraîné. On a fermé les églises, on a fermé les ouvroirs, les maisons de secours, les écoles de sœurs ; ce sont les femmes de gardes nationaux qui fonctionnent à 1 fr. 50 par jour. Vous imaginez ce que doit être un pareil enseignement. Défense d'y parler du nommé : Dieu. » (2 mai.)

Une seule diversion à ces tristes observations, le spectacle étrange du grand cortège des francs-maçons : 869

« Un dernier détail : vous avez pu lire dans les journaux que la société des Francs-Maçons devait faire une grande démonstration. Dans quel sens ? Les uns prétendaient qu'il s'agissait d'adhérer à la Commune ; les autres n'y voyaient qu'une démarche pacifique. Ce qu'il y a de certain, c'est que les loges ont déclaré que le fait des individus n'engageait pas la société. J'ai assisté au défilé. Ce spectacle en tout autre temps eût paru curieux. Le cortège touchait déjà au Cirque, lorsque les dernières députations n'avaient pas dépassé la tour Saint-Jacques. De la Bastille, on voyait la tête et la queue ; jamais vos processions n'ont eu autant de bannières ; les hommes appartenant à toutes les conditions avaient fort bonne tenue ; la foule regardait, avec grande curiosité, les rubans bleus, rouges des maçons, ainsi que les emblèmes dont ils étaient chamarrés. On prétend que la Commune s'était servie d'un certain nombre d'individus dont elle avait grossi le cortège des vraies loges. Je n'en sais rien. »

Le 3 mai, Aubert se décide brusquement à partir. Il n'y tient plus. Le courage ne manque pas, mais les forces. Et d'ailleurs il n'a plus d'élèves.

M. Girard le comprend, l'approuve et ne le retient pas. Aubert parti, il sera seul, car aucun professeur ne reste, — seul avec un employé, et un vieux maître d'étude, M. Toussaint, que les élèves ne connaissaient que sous ce nom : le père Flan. — Il réunira ce qui reste d'enfans d'âges divers dans une salle unique : « Je ferai une étude, dit-il, avec l'économe et le père Toussaint[18]. »

En tout cas, il donnait à ces enfans-là une belle leçon de stoïcisme.

XIV

Aubert avait écrit à Angers : « Je pense pouvoir m'échapper quelques jours, quitte à revenir pour l'assaut. » — Il tint parole et il revint « pour l'assaut. »

Le 24 mai, il était de retour à Versailles et remuait ciel et terre pour être autorisé à rentrer dans Paris en feu. Tout d'abord il essaie, sans y réussir, de s'adjoindre à M. Taschereau, que le gouvernement envoyait dans Paris pour tâcher de sauver la Bibliothèque nationale. Il va demander à M. Thiers lui-même une permission, et le poursuit pour cela jusqu'à l'Assemblée nationale ; M. Thiers vient de faire connaître les faits de la lutte abominable, les crimes, les incendies : « Chacun connaissait les nouvelles, dit Aubert ; mais quand M. Thiers les a communiquées officiellement, on eût dit que chaque détail était nouveau pour tous. On est consterné. »

Le jeudi 25 mai, à neuf heures et demie, il écrit de Versailles : « On entend encore le son du canon. » Ce soir-là même, ou le lendemain matin, il trouve moyen d'entrer dans Paris, et, le samedi 27, il fait passer deux lettres pour rassurer ses enfans sur lui et sur ses deux sœurs, qui étaient dans Paris et qui ont vu la mort de près.

Girard l'a vue d'aussi près, lui, avec quelques élèves, avec l'économe et le père Flan, qui sont restés dans le lycée, tandis que le quartier du Panthéon, muni de barricades, miné, était enlevé d'assaut par les chasseurs à pied[19]. Dans l'école voisine, Sainte-Barbe, quatre enfans, quelques sur-

18. Un souvenir à ce vieux brave, trente-cinq ans surveillant à Louis-le-Grand : Toussaint (Jules-Auguste), ne à Toul en 1816, mort en 1874.

19. M. Girard a fait la classe jusqu'au 22 mai.

veillans étaient restés aussi, passant les nuits dans les caves, les jours sur les portes, dans les rues. L'angoisse de ces veillées, de ces furtives excursions entre les barricades, au sifflement des balles, tout cela a fait le sujet d'un admirable récit que tout le monde a lu : Dans la bataille. Car un des quatre enfans restés à Sainte-Barbe était Paul Bourget. Il était là, il a vu, il a souffert. Ce sont, dit-il, « les heures affreuses de ma jeunesse, où j'ai eu, adolescent, une trop précoce révélation de la férocité de la vie. »

Quoi de plus poignant que son tableau du quartier Latin, dans les « lumineuses, tièdes journées de douceur printanière, » de mai 1871 ? Ce sont ces sortes de vacances générales, les rues vides de voiture », mais pleines de promeneurs, — de filles qui chantent en se donnant le bras, — les cafés pleins à déborder, — et tout autour le canon, le sifflement des balles. Aubert est arrivé vers la fin de ces scènes et quand les saturnales avaient tourné en sombre et sanglante tragédie.

« Grâce à Dieu, mes sœurs sont en sûreté et j'ai trouvé ma maison debout. On s'est battu deux jours autour de la maison de Caroline et, pour échapper aux balles, la pauvre femme a dû rester tout le temps sur un fauteuil, dans le coin de la salle à manger ; on lui a passé du pain dans un sac. Une 871
heure plus tard, on mettait le feu à sa maison, et l'incendie de la Croix-Rouge la menaçait, quand la ligne est arrivée. Ses fenêtres, son balcon et par derrière sa cuisine ont été criblés de balles. Vous voyez que mes craintes n'étaient que trop fondées. Quant à Elisa, elle a vécu un jour entier ayant, au pied de sa maison, une barricade sur la rue Godot-de-Mauroy, une autre sur la rue Caumartin, et entendant la fusillade et les obus qui partaient sous ses fenêtres. Ici encore, les troupes sont arrivées à temps. Quant à ma pauvre rue Thénard, on s'y est battu six heures ; une barricade fermait le boulevard Saint-Germain, une autre, ou plutôt deux autres, défendaient la rue Saint-Jacques au boulevard Saint-Germain et à la rue des Ecoles, sans compter quatre barricades du Collège de France au lycée. Du reste, hier depuis trois heures du matin, les obus ont commencé à pleuvoir sur notre quartier, et après trente heures nous les entendons encore ; cette nuit, il a été impossible de dormir. Comme notre pâté de maisons se trouvait dans la direction de plusieurs obusiers, c'était un véritable déluge. Les Fédérés tiraient à toute volée du Père-Lachaise. Hier, de trois heures à cinq heures nous en avons compté soixante-treize ; ju-

gez du reste. Enfin la lutte touche à son terme ; on entend encore le canon dans la direction de la barrière du Trône ; c'est là que l'insurrection, acculée contre les remparts, succombera dans quelques heures.

« Tout ce que vous disent les journaux est vrai, et la réalité dépasse le récit qu'ils en donnent. C'est navrant et hideux., Les Tuileries n'existent plus ; l'Hôtel de Ville n'est plus qu'un monceau de ruines ; la partie du Palais-Royal qui donne sur la place est anéantie ; toutes les maisons de l'avenue Victoria, y compris le Théâtre-Lyrique, sont incendiées ; les magasins de Pygmalion s'écroulent ; les Finances ne sont qu'une fournaise ; la maison de la Société hygiénique, rue de Rivoli, n'a plus que les quatre murs ; celle qui fait face, rue de Rivoli, à la colonnade du Louvre, dans l'alignement de Saint-Germain-l'Auxerrois, est effondrée ; le Palais de justice et la Préfecture de police brûlaient encore hier soir ; il m'a paru que la Sainte-Chapelle avait échappé ; du moins la flèche et la charpente sont intactes. Une partie de la rue du Bac, la rue de Verneuil, une partie de la rue de Lille ne présentent plus qu'un monceau de pierres calcinées. Quant à la rue Royale, à l'endroit où la rue Saint-Honoré et le faubourg se 872
rejoignent, c'est un spectacle abominable. Six ou sept maisons du côté du faubourg, deux en face se sont écroulées, et on essaie en vain d'y étouffer le feu.

« Je vous parle seulement de ce que j'ai vu. Vous n'avez pas l'idée de la désolation publique. Aussi les terribles représailles exercées contre ceux qu'on trouve les armes à la main semblent-elles toutes légitimes. On ne sort pas de Paris ; j'ignore si on expédie encore beaucoup de prisonniers à Versailles ; dans tous les cas, la troupe, au moment du combat, passe par les armes tout ce qu'elle trouve derrière une barricade ; bon nombre de membres de la Commune ont déjà subi cette redoutable justice.

« J'ai vu hier fusiller X… J'étais à déjeuner chez Foyot ; un sergent l'a amené ; le nom seul de cet homme prononcé dans la foule a été son arrêt de mort. Déjà, on l'avait placé sur le trottoir, au-dessous de l'horloge, et les spectateurs s'écartaient pour laisser passer le peloton ; un prêtre s'est approché, mais X… a refusé son assistance ; le général qui commande au Luxembourg est survenu ; il a donné l'ordre que le condamné fut conduit au Panthéon et fusillé sur les marches en présence de tout le quartier. J'ai suivi ce triste cortège ; on a fait monter le misérable jusqu'au haut

des marches : là, il a dû se mettre à genoux et, en une seconde, justice était faite. Songez que cent barils de poudre avaient été, par son ordre, descendus dans les caves du Panthéon ; le colonel Lisbonne avait pour instruction formelle d'y faire mettre le feu, et si un coup de fusil n'avait couché à terre ce drôle, tout notre quartier sautait… Convenez du reste que, pour mon compte, je l'ai échappé belle ; les mêmes précautions et les mêmes ordres concernaient le théâtre Cluny ; on a pu arrêter le feu avant qu'il eût pénétré dans les caves où la poudre était amassée. Mon voisin Rigault a été fusillé au coin du café Soufflet, entre la rue Racine et la rue des Ecoles ; celui-là encore ne l'avait pas volé. » (27 mai 1871.)

Pour le moment, la colère domine tout. Mais, le mouvement d'indignation passé, Aubert retrouve son bon cœur natif ; ses yeux se troublent ; le spectacle désolant de la répression de l'émeute l'afflige profondément. Pourtant, il ne peut pas écarter la pensée du châtiment nécessaire des meurtriers et des incendiaires.

« Tout cela est horrible ! Mais si vous pouviez voir le spectacle de Paris, cette nappe de feu qui entoure la ville, les incendies qui éclatent partout, 873
à chaque instant, vous comprendriez l'exaspération publique. Il n'y a pas de quartier où, dans une heure, on n'arrête dix femmes portant du pétrole dans une boite à lait, et jetant ce terrible liquide dans une cave ; aussi tous les soupiraux sont-ils murés, ou bouchés avec du bois et de la terre ; toutes ces misérables sont saisies accomplissant ces ordres sauvages…

« Encore le canon, toujours le canon ! Ces misérables ont fusillé vingt et un Dominicains à la barrière d'Italie. La plupart des otages ont eu le même sort. On ne sait rien de précis sur l'archevêque. Les bruits les plus sinistres circulent sur la Roquette où on avait évacué bon nombre de ces malheureux. Il n'y a pas de châtiment qui égale ces abominations !… »

Et par momens, la pitié entre encore dans son cœur, et, déchiré entre deux sentimens contraires, il reprend : « Cela est horrible ! »

Son esprit, cependant, ne trouve de refuge, de baume, de douceur que dans la pensée de ses enfans ; parmi les horreurs et les terreurs, il retrouve encore place pour les doux soucis domestiques. Le contraste est délicieux. Qu'est-ce qui le préoccupe ? Quand il a passé en Anjou, on parlait de chiens enragés : « C'est mon cauchemar, » dit-il, et il multiplie

les prudentes recommandations. — Mais il supplie, en revanche, qu'on ne s'inquiète pas pour lui : « Soyez sans crainte ! » — On aurait certes pu en avoir. Le dimanche 23, le dernier jour de la lutte, l'intrépide garde national est allé se joindre aux troupes qui achèvent la répression. A trois heures et demie, à l'heure où les derniers rebelles font leur soumission, Aubert est rue Oberkampf auprès d'une batterie d'artillerie.

XV

Telle est l'œuvre de guerre de notre ardent maître ; il semblait assurément promis à des destinées plus pacifiques. Un des élèves qui ont vécu avec lui ces jours exceptionnels devait prendre la charge de faire connaître ses sincères et pathétiques récits.

Charles Aubert-Hix survécut dix ans à peine aux événemens de la guerre et de la Commune. Il devint en 1873 inspecteur de l'Académie de Paris, et ceux qui l'ont vu passer pendant ses tournées, dans les classes, un 874
peu comme la foudre, ont gardé, comme ses élèves de Louis-le-Grand, le souvenir de son œil étincelant, de sa voix, de sa verve d'éloquence.

Mais il n'était plus tout à fait le même. Il avait reçu un coup. Il s'en aperçut peu à peu, quoi qu'il en eût. A la fin de l'année terrible 1871, comme on s'inquiétait pour lui d'un hiver aussi froid que celui du Siège : « Bah ! disait-il, le soleil viendra toujours assez tôt. Le froid sec est bon aux vieillards, et je m'en arrange parfaitement. Je crie mes douleurs. J'ai peine à lever le bras. Je tire l'aile. Mais je n'en respire pas moins à pleins poumons. »

Cependant, l'estomac avait faibli. Loin de lui, dindes, Corton, et même l'aimable vin d'Anjou qu'il trinquait à plein verre avec les gardes mobiles en septembre 1870. — « Je bois du lait. » — Ce mot est triste. Il ne remonta jamais tout à fait la côte. Quand il mourut le 29 décembre 1880, il avait tout juste soixante ans.

Il avait subi de trop fortes souffrances pendant les dix mois de son épreuve.

Oserions-nous bien y comparer les nôtres, celles des deux ans que nous venons de passer, où la honte n'a jamais eu place, et qui nous laissent

inébranlés dans la confiance et dans l'espoir ?

HENRY COCHIN.